

*D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je n'y voy,
Qu'un sans plus soit maistre, et qu'un seul soit le roy.*

Ce disoit Ulysse en Homere parlant en public. S'il n'eust rien plus dit, sinon,

D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je n'y voy,

c'estoit autant bien dit que rien plus : mais au lieu que pour le raisonner il falloit dire que la domination de plusieurs ne pouvoit estre bonne, puisque la puissance d'un seul, deslors qu'il prend ce tiltre de maistre, est dure et desraisonnable ; il est allé ajouter tout au rebours,

Qu'un sans plus soit le maistre, et qu'un seul soit roy.

1. « *Il n'est pas bon d'avoir plusieurs maîtres ; n'en ayons qu'un seul.*

Qu'un seul soit le maître, qu'un seul soit le roi. »

Voilà ce que déclara Ulysse en public, selon Homère. S'il eût dit seulement :

« *Il n'est pas bon d'avoir plusieurs maîtres* »

c'était suffisant. Mais au lieu d'en déduire que la domination de plusieurs ne peut être bonne, puisque la puissance d'un seul, dès qu'il prend ce titre de maître, est dure et déraisonnable, il ajoute au contraire :
« *N'ayons qu'un seul maître.* »

Il en faudrait d'aventure excuser Ulysse, auquel possible lors estoit besoin d'user de ce langage pour appaiser la revolte de l'armée conformant, je croy, son propos plus au temps qu'à la verité. Mais a parler a bon escient c'est un extreme malheur d'estre sujet a un maistre duquel on ne se peut jamais asseurer qu'il soit bon, puis qu'il est tousjours en sa puissance d'estre mauvais quand il voudra ; et d'avoir plusieurs maistres, c'est autant qu'on en a, autant de fois estre extremement malheureux. Si ne veux je pas pour ceste heure debattre ceste question tant pourmentée, si les autres façons de republique sont meilleures que la monarchie, ancor voudrois je scavoir avant que mettre en doute quel rang la monarchie doit avoir entre les republicques, si elle en y doit avoir aucun ; pource qu'il est malaisé de croire qu'il y ait rien de public en ce gouvernement ou tout est a, mais ceste question est reservée pour un autre temps et demanderoit bien son traité à part, ou plustost ameneroit quand et soy toutes les disputes politiques.

2. Il faut peut-être excuser Ulysse d'avoir tenu ce langage, qui lui servait alors pour apaiser la révolte de l'armée : je crois qu'il adaptait plutôt son discours aux circonstances qu'à la vérité. Mais à la réflexion, c'est un malheur extrême que d'être assujetti à un maître dont on ne peut jamais être assuré de la bonté, et qui a toujours le pouvoir d'être méchant quand il le voudra. Quant à obéir à plusieurs maîtres, c'est être autant de fois extrêmement malheureux. Je ne veux pas débattre ici la question tant de fois agitée, à savoir « si d'autres sortes de républiques sont meilleures que la monarchie ». Si j'avais à la débattre, avant de chercher quel rang la monarchie doit occuper parmi les divers modes de gouverner la chose publique, je demanderais si l'on doit même lui en accorder aucun, car il est difficile de croire qu'il y ait rien de public dans ce gouvernement où tout est à un seul. Mais réservons pour un autre temps cette question qui mériterait bien un traité à part, et qui provoquerait toutes les disputes politiques.

Pour ce coup je ne voudrais sinon entendre comm'il se peut fait que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelque fois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'ils luy donnent ; qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon tant qu'ils ont vouloir de l'endurer ; qui ne scauroit leur faire mal aucun, sinon lors qu'ils aiment mieulx le souffrir que lui contredire. Grand chose certes et toutesfois si commune qu'il s'en faut de tant plus douloir et moins s'esbahir, voir un million d'hommes servir miserablement aiant le col sous le joug non pas contrains par une plus grande force, mais aucunement (ce semble) enchantés et charmes par le nom seul d'un, duquel ils ne doivent ni craindre la puissance puis qu'il est seul, ny aimer les qualités puis qu'il est en leur endroit inhumain et sauvage.

La foiblesse d'entre nous hommes est telle, qu'il faut souvent que nous obeissions a la force ; il est besoin de temporiser, nous ne pouvons pas tousjours estre les plus forts. Doncques si une nation est contrainte par la force de la guerre de servir a un, comme la cité d'Athenes aux trente tirans, il ne se faut pas esbahir qu'elle serve, mais se plaindre de l'accident ; ou bien plustost ne s'esbahir ni ne s'en plaindre mais porter le mal patiemment, et se reserver a l'advenir a meilleure fortune.

3. Pour le moment, je voudrais seulement comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois un tyran seul qui n'a de puissance que celle qu'ils lui donnent, qui n'a pouvoir de leur nuire qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui que de le contredire. Chose vraiment étonnante - et pourtant si commune qu'il faut plutôt en gémir que s'en ébahir -, de voir un million d'hommes misérablement asservis, la tête sous le joug, non qu'ils y soient contrains par une force majeure, mais parce qu'ils sont fascinés et pour ainsi dire ensorcelés par le seul nom d'un, qu'ils ne devraient pas redouter - puisqu'il est seul - ni aimer - puisqu'il est envers eux tous inhumain et cruel.

4. Telle est pourtant la faiblesse des hommes : contrains à l'obéissance, obligés de temporiser, ils ne peuvent pas être toujours les plus forts. Si donc une nation, contrainte par la force des armes, est soumise au pouvoir d'un seul - comme la cité d'Athènes le fut à la domination des trente tyrans -, il ne faut pas s'étonner qu'elle serve, mais bien le déplorer. Ou plutôt, ne s'en étonner ni ne s'en plaindre, mais supporter le malheur avec patience, et se réserver pour un avenir meilleur.

Nostre nature est ainsi que les communs devoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de nostre vie ; il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaux faits, de reconnoître le bien d'ou l'on l'a receu, et diminuer souvent de nostre aise pour augmenter l'honneur et avantage de celui qu'on aime et qui le merite.

Ainsi doncques si les habitans d'un pais ont trouvé quelque grand personnage qui leur ait montré par espreuve une grand preveoiance pour les garder, une grand hardiesse pour les defendre, un grand soing pour les gouverner ; si delà en avant ils s'appriivoisent de lui obéir, et s'en fier tant que de lui donner quelques avantages, je ne scay si ce seroit sagesse, de tant qu'on l'oste de là ou il faisoit bien pour l'avancer en lieu ou il pourra mal faire ; mais certes sy ne pourroit il faillir dy avoir de la bonté de ne craindre point mal de celui duquel on na receu que bien.

5. Nous sommes ainsi faits que les devoirs communs de l'amitié absorbent une bonne part de nostre vie. Il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les belles actions, d'être reconnaissants pour les bienfaits reçus, et de réduire souvent notre propre bien-être pour accroître l'honneur et l'avantage de ceux que nous aimons, et qui méritent d'être aimés.

6. Si donc les habitants d'un pays trouvent parmi eux un de ces hommes rares qui leur ait donné des preuves d'une grande prévoyance pour les sauvegarder, d'une grande hardiesse pour les défendre, d'une grande prudence pour les gouverner ; s'ils s'habituent à la longue à lui obéir et à se fier à lui jusqu'à lui accorder une certaine suprématie, je ne sais s'il serait sage de l'enlever de là où il faisait bien pour le placer là où il pourra faire mal ; il semble, en effet, naturel d'avoir de la bonté pour celui qui nous a procuré du bien, et de ne pas en craindre un mal.

Mais o bon dieu, que peut estre cela ? comment dirons nous que cela s'appelle ? quel malheur est celui la ? quel vice ou plustost quel malheureux vice voir un nombre infini de personnes, non pas obeir, mais servir ; non pas estre gouvernés, mais tyrannisés, n'aians ni bien, ni parens, femmes ny enfans ni leur vie mesme qui soit a eux, souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée non pas d'un camp barbare contre lequel il faudroit despendre son sang et sa vie devant, mais d'un seul ; non pas d'un Hercule ny d'un Samson, mais d'un seul hommeu, et le plus souvent le plus lasche et femelin de la nation ; non pas accoustumé a la poudre des batailles, mais encore a grand peine au sable des tournois, non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de servir vilement a la moindre femmelette ;

7. Mais, ô grand Dieu, qu'est donc cela ? Comment appellerons-nous ce malheur ? Quel est ce vice, ce vice horrible, de voir un nombre infini d'hommes, non seulement obéir, mais servir, non pas être gouvernés, mais être tyrannisés, n'ayant ni biens, ni parents, ni enfants, ni leur vie même qui soient à eux ? De les voir souffrir les rapines, les paillardises, les cruautés, non d'une armée, non d'un camp barbare contre lesquels chacun devrait défendre son sang et sa vie, mais d'un seul ! Non d'un Hercule ou d'un Samson, mais d'un hommelet souvent le plus lâche, le plus efféminé de la nation, qui n'a jamais flairé la poudre des batailles ni guère foulé le sable des tournois, qui n'est pas seulement inapte à commander aux hommes, mais encore à satisfaire la moindre femmelette.

appellerons nous cela lascheté ? Dirions nous que ceux qui servent soient couards et recreus ? Si deux si trois si quatre ne se defendent d'un, cela est estrange, mais toutesfois possible ; bien pourra l'on dire lors a bon droict que c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille endurent d'un seul, ne dira l'on pas qu'ils ne veulent point, non qu'ils n'osent pas se prendre a liy, et que c'est non couardise mais plustost mespris ou desdain ? Si l'on void non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pais, mille ville, un million d'hommes n'assailir pas un seul, duquel le mieulx traité de tous ce mal d'estre serf et esclave, comment pourrons nous nommer cela ? est ce lascheté ?

Or il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuvent passer, deux peuvent craindre un et possible dix ; mais mille, mais un million, mais mille villes si elles ne se deffendent d'un, cela n'est pas couardise, elle ne vas point jusques la ; non plus que la vaillance ne s'estend pas qu'un seul eschelle une forteresse, qu'il assaille une armée, qu'il conquete un roiaume.

Doncques quel monstre de vice est cecy, qui ne merite pas encore le tiltre de couardise, qui ne trouve point de nom asses vilain, que la nature desadvoue avoir fait, et la langue refuse de nommer ?

8. Nommerons-nous cela lâcheté Appellerons-nous vils et couards ces hommes soumis ? Si deux, si trois, si quatre cèdent à un seul, c'est étrange, mais toutefois possible ; on pourrait peut-être dire avec raison : c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille souffrent l'oppression d'un seul, dira-t-on encore qu'ils n'osent pas s'en prendre à lui, ou qu'ils ne le veulent pas, et que ce n'est pas couardise, mais plutôt mépris ou dédain ? Enfin, si l'on voit non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes ne pas assailir celui qui les traite tous comme autant de serfs et d'esclaves, comment qualifierons-nous cela ? Est-ce lâcheté ?

9. Mais tous les vices ont des bornes qu'ils ne peuvent pas dépasser. Deux hommes, et même dix, peuvent bien en craindre un ; mais que mille, un million, mille villes ne se défendent pas contre un seul homme, cela n'est pas couardise : elle ne va pas jusque-là, de même que la vaillance n'exige pas qu'un seul homme escalade une forteresse, attaque une armée, conquière un royaume.

10. Quel vice monstrueux est donc celui-ci, qui ne mérite pas même le titre de couardise, qui ne trouve pas de nom assez laid, que la nature désavoue et que la langue refuse de nommer ?

Qu'on mette d'un costé cinquante mil hommes en armes, d'un autre autant, qu'on les range en bataille, qu'ils viennent à se joindre, les uns libres combattans pour leur franchise, les autres pour la leur oster : ausquels promettra l'on par conjecture la victoire, lesquels pensera l'on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceux qui esperent pour guerdon de leurs peines l'entretienement de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent attendre autre loyer des coups qu'ils donnent ou qu'ils recoivent que la servitude d'autrui ? Les uns ont tousjours devant les yeulx le bon heur de la vie passée, l'attente de pareil aise à l'advenir ; il ne leur souvient pas tant de ce peu qu'ils endurent le temps que dure une bataille, comme de ce qu'il leur conviendra a jamais endurer, a eux, a leurs enfans, et a toute la postérité ; les autres n'ont rien qui les enhardie qu'une petite pointe de convoitise, qui se rebousche soudain contre le danger, et qui ne peut estre si ardante que elle ne se doive ce semble esteindre de la moindre goutte de sang qui sorte de leurs plaies.

11. Qu'on mette face à face cinquante mille hommes en armes ; qu'on les range en bataille, qu'ils en viennent aux mains ; les uns, libres, combattent pour leur liberté, les autres combattent pour la leur ravir. Auxquels promettrez-vous la victoire ? Lesquels iront le plus courageusement au combat : ceux qui espèrent pour récompense le maintien de leur liberté, ou ceux qui n'attendent pour salaire des coups qu'ils donnent et qu'ils reçoivent que la servitude d'autrui ? Les uns ont toujours devant les yeux le bonheur de leur vie passée et l'attente d'un bien-être égal pour l'avenir. Ils pensent moins à ce qu'ils endurent le temps d'une bataille qu'à ce qu'ils endureraient, vaincus, eux, leurs enfans et toute leur postérité. Les autres n'ont pour aiguillon qu'une petite pointe de convoitise qui s'émousse soudain contre le danger, et dont l'ardeur s'éteint dans le sang de leur première blessure.

Aus batailles tant renommées de Miltiade, de Leonide, de Themistocle qui ont esté données deux mil ans y a, et qui sont ancores aujourd'hui aussi fresche en la memoire des livres et des hommes comme si c'eust esté l'autr'hier, qui furent données en Grece pour le bien des Grecs et pour l'exemple de tout le monde : qu'est ce qu'on pense qui donna a si petit nombre de gens, comme estoient les grecs, non le pouvoir, mais le cœur de soustenir la force de tant de navires que la mer mesme en estoit chargée ; de defaire tant de nations qui estoient en si grand nombre, que l'escadron des grecs n'eust pas fourni s'il eust fallu des cappitaines aux armees des ennemis : sinon qu'il semble qu'a ces glorieux jours là ce n'estoit pas tant la bataille des grecs contre les Perses comme la victoire de la liberté sur la domination, de la franchise sur la convoitise ?

C'est chose estrange d'ouir parler de la vaillance que la liberté met dabs le cœur de ceux qui la deffendent ; mais ce qui se fait en tous pais, par tous les hommes, tous les jours, qu'un homme mastine cent mille, et les prive de leur liberté, qui le croiroit s'il ne faisoit que l'ouir dire et non le voir ; et s'il ne se faisoit qu'en pais estranges et lointaines terres, et qu'on le dit, qui ne penseroit que cela fut plustost feint et trouvé que non pas veritable ?

12. Aux batailles si renommées de Miltiade, de Léonidas, de Thémistocle, qui datent de deux mille ans et qui vivent encore aujourd'hui aussi fraîches dans la mémoire des livres et des hommes que si elles venaient d'être livrées hier, en Grèce, pour le bien des Grecs et pour l'exemple du monde entier, qu'est-ce qui donna à un si petit nombre de Grecs, non pas le pouvoir, mais le courage de supporter la force de tant de navires que la mer elle-même en débordait, de vaincre des nations si nombreuses que tous les soldats grecs, pris ensemble, n'auraient pas fourni assez de capitaines aux armées ennemies ? Dans ces journées glorieuses, c'était moins la bataille des Grecs contre les Perses que la victoire de la liberté sur la domination, de l'affranchissement sur la convoitise.

13. Ils sont vraiment extraordinaires, les récits de la vaillance que la liberté met au cœur de ceux qui la défendent ! Mais ce qui arrive, partout et tous les jours : qu'un homme seul en opprime cent mille et les prive de leur liberté, qui pourrait le croire, s'il ne faisait que l'entendre et non le voir ? Et si cela n'arrivait que dans des pays étrangers, des terres lointaines et qu'on vînt nous le raconter, qui ne croirait ce récit purement inventé ?

Encores ce seul tiran, il n'est pas besoin de le combattre, il n'est pas besoin de le defaire ; il est soymesmedefait, mais que le pais ne consente à sa servitude ; il ne faut pas luy oster rien, mais ne lui donner rien ; il n'est pas besoin que le pais se mette en peine de faire rien pour soy, pouveu qu'il ne face rien contre soy.

Ce sont donc les peuples mesmes qui se laissent ou plustost se font gourmander, puis qu'en cessant de servir ils en seroient quittes ; c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui aiant le chois ou destre serf ou d'estre libre quitte sa franchise et prend le joug : qui consent a son mal ou plustost le pourchasse. S'il lui coustoit quelque chose a recouvrer sa liberté je ne l'en presserois point ; combien qu'estce que l'homme doit avoir plus cher que de se remettre en son droit naturel, et par maniere de dire de beste revenir homme ?

14. Or ce tyran seul, il n'est pas besoin de le combattre, ni de l'abattre. Il est défait de lui-même, pourvu que le pays ne consente point à sa servitude. Il ne s'agit pas de lui ôter quelque chose, mais de ne rien lui donner. Pas besoin que le pays se mette en peine de faire rien pour soi, pourvu qu'il ne fasse rien contre soi.

15. Ce sont donc les peuples eux-mêmes qui se laissent, ou plutôt qui se font malmener, puisqu'ils en seraient quittes en cessant de servir. C'est le peuple qui s'asservit et qui se coupe la gorge ; qui, pouvant choisir d'être soumis ou d'être libre, repousse la liberté et prend le joug qui consent à son mal, ou plutôt qui le recherche... S'il lui coûtait quelque chose pour recouvrer sa liberté, je ne l'en presserais pas ; même si ce qu'il doit avoir le plus à cœur est de rentrer dans ses droits naturels et, pour ainsi dire, de bête redevenir homme.

mais encore je ne desire pas en lui si grande hardiesse, je lui permets qu'il aime mieulx une je ne scay quelle seureté de vivre miserablement, qu'une douteuse esperance de vivre à son aise. Quoi ? si pour avoir liberté il ne faut que la desirer, s'il n'est besoin que d'un simple vouloir, se trouvera il nation au monde, qui l'estime encore trop chere la pouvant gagner d'un seul souhait et qui pleigne sa volonté de recouvrer le bien, lequel il devoit racheter au prix de son sang, et lequel perdu tous les gens d'honneur doivent estimer la vie deplaisante, et la mort salutaire ?

Certes comme le feu d'une petite estincelle devient grand et tousjours se renforce ; et plus il trouve de bois plus il est prest d'en brusler ; et sans qu'on y mette de l'eau pour l'esteindre, seulement en ny mettant plus de bois n'ayant plus que consumer il se consume soy-même, et vient sans force aucune, et non plus feu, pareillement les tirans plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et détruisent, plus on leur baille, plus on les sert, de tant plus ils se fortifient, et deviennent tousjours plus forts et plus frais pour aneantir et détruire tout ; et si on ne leur baille rien, si on ne leur obéit point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nus et défaits, et ne sont plus rien, sinon que comme la racine n'ayant plus d'humeur ou aliment, la branche devient sèche et morte.

16. Mais je n'attends même pas de lui une si grande hardiesse ; j'admets qu'il aime mieux je ne sais quelle assurance de vivre misérablement qu'un espoir douteux de vivre comme il l'entend. Mais quoi ! Si pour avoir la liberté il suffit de la désirer, s'il n'est besoin que d'un simple vouloir, se trouvera-t-il une nation au monde qui croie la payer trop cher en l'acquérant par un simple souhait ? Et qui regretterait sa volonté de recouvrer un bien qu'on devrait racheter au prix du sang, et dont la perte rend à tout homme d'honneur la vie amère et la mort bienfaisante ?

17. Certes, comme le feu d'une petite étincelle grandit et se renforce toujours, et plus il trouve de bois à brûler, plus il en dévore, mais se consume et finit par s'éteindre de lui-même quand on cesse de l'alimenter, de même, plus les tyrans pillent, plus ils exigent ; plus ils ruinent et détruisent, plus on leur fournit, plus on les sert. Ils se fortifient d'autant, deviennent de plus en plus frais et dispos pour tout anéantir et tout détruire. Mais si on ne leur fournit rien, si on ne leur obéit pas, sans les combattre, sans les frapper, ils restent nus et défaits et ne sont plus rien, de même que la branche, n'ayant plus de suc ni d'aliment à sa racine, devient sèche et morte.

Les hardis pour acquérir le bien qu'ils demandent ne craignent point le dangier, les avisés ne refusent point la peine ; les lasches et engourdis ne scavent ni endurer le mal ni recouvrer le bien, ils s'arrestent en cela de les souhaitter, et la vertu d'y pretendre leur est ostée par leur lascheté ; le desir de l'avoir leur demeure par la nature. Ce desir, ceste volonté est commune aux sages et aus indiscrets, aus courageus et aus couars, pour souhaitter toutes choses qui estant acquises les rendroient heurus et contens. Une seule chose en est a dire en laquelle je ne scay comment nature defect aus hommes pour la desirer, c'est la liberté qui est toutefois un bien si grand et si plaisant quelle perdue tous les maus viennent a la file ; et les biens mesme qui demeurent apres elle, perdent entierement leur goust et scaveur corrompus par la servitude. La seule liberté les hommes ne la desirent point, non pour une autre raison, ce semble, sinon que s'ils la desiroient ils l'auraient, comme s'ils refusoient de faire ce bel acquist seulement par ce qu'il est trop aisé !

18. Pour acquérir le bien qu'il souhaite, l'homme hardi ne redoute aucun danger, l'homme avisé n'est rebuté par aucune peine. Seuls les lâches et les engourdis ne savent ni endurer le mal, ni recouvrer le bien qu'ils se bornent à convoiter. L'énergie d'y prétendre leur est ravie par leur propre lâcheté ; il ne leur reste que le désir naturel de le posséder. Ce désir, cette volonté commune aux sages et aux imprudents, aux courageux et aux couards, leur fait souhaiter toutes les choses dont la possession les rendrait heureux et contents. Il en est une seule que les hommes, je ne sais pourquoi, n'ont pas la force de désirer : c'est la liberté, bien si grand et si doux ! Dès qu'elle est perdue, tous les maux s'ensuivent, et sans elle tous les autres biens, corrompus par la servitude, perdent entièrement leur goût et leur saveur. La liberté, les hommes la dédaignent uniquement, semble-t-il, parce que s'ils la désiraient, ils l'auraient ; comme s'ils refusaient de faire cette précieuse acquisition parce qu'elle est trop aisée.

Pauvres et miserables peuples insensés, nations opiniastres en vostre mal et aveugles en vostre bien ! Vous vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de vostre revenu, piller vos champs, volder vos maisons, et les despouller des meubles anciens et paternels ; vous vivés de sorte que vous ne vous poves vanter que rien soit a vous ; et sembleroit que meshui ce vous seroit grand heur de tenir a ferme vos biens, vos familles et vos villes vies : et tout ce degast, ce malheur, ceste ruine vous vient non pas des ennemis, mais certes oui bien de l'ennemy, et de celui que vous faites si grand qu'il est, pour lequel vous allez si courageusement a la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refuses point de presenter a la mort vos personnes. Celui qui vous maistrise tant n'a que deux yeulx, n'a que deux mains, n'a qu'un corps et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand et infini nombre de vos villes, sinon que l'avantage que vous luy faites pour vous destruire. D'ou a il pris tant d'yeulx dont il vous espie, si vous ne les luy baillés ? comment a il tant de mains pour vous fraper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'ou les a il s'ils ne sont des vostres ? Comment a il aucun pouvoir sur vous, que par vous ? Comment vous oseroit il courir sus, s'il n'avoit intelligence avec vous ? Que vous pourroit il faire, si vous n'estiés receleurs du larron qui vous pille,

complices du meurtrier qui vous tue, et traistres a vous mesmes ? Vous demés vos fruicts, afin qu'il en face le degast ; vous meublés et remplissés vos maisons, afin de fournir a ses pilleries ; vous nourrisés vos filles afin qu'il ait dequoy saouler sa luxure ; vous nourrissez vos enfans, afin que pour le mieulx qu'il scauroit faire, il les mene en ses guerres, qu'il les conduise a la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, et les executeurs de ses vengeances ; vous rompes a la peine vos personnes, afin qu'il se puisse mignarder en ses delices et se veautrer dans les sales et vilains plaisirs ; vous vous affoiblissés, afin de le rendre plus fort et roide a vous tenir plus courte la bride ; et de tant d'indignités que les bestes mesmes ou ne les sentiroient point, ou ne l'endureroient point, vous pouvés vous en delivrer si vous l'essaiés, non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soiés resolu de ne servir plus, et vous voilà libres ; je ne veux pas que vous le poussies ou l'esbranlies, mais seulement ne le soustenés plus, et vous le verrés comme un grand colosse a qui on a desrobé la base, de son pois mesme fondre en bas et se rompre.

19. Pauvres gens misérables, peuples insensés, nations opiniâtres à votre mal et aveugles à votre bien ! Vous vous laissez enlever sous vos yeux le plus beau et le plus clair de votre revenu, vous laissez piller vos champs, voler et dépouiller vos maisons des vieux meubles de vos ancêtres ! Vous vivez de telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies. Et tous ces dégâts, ces malheurs, cette ruine, ne vous viennent pas des ennemis, mais certes bien de l'ennemi de celui-là même que vous avez fait ce qu'il est, de celui pour qui vous allez si courageusement à la guerre, et pour la grandeur duquel vous ne refusez pas de vous offrir vous-mêmes à la mort. Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps, et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il tous ces yeux qui vous épient, si ce n'est de vous ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne vous les emprunte ? Les pieds dont il foule vos cités ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, qui ne soit de vous-mêmes ? Comment oserait-il vous assaillir, s'il

n'était d'intelligence avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire, si vous n'étiez les receleurs du larron qui vous pille, les complices du meurtrier qui vous tue et les traîtres de vous-mêmes ? Vous semez vos champs pour qu'il les dévaste, vous meublez et remplissez vos maisons pour fournir ses pilleries, vous élevez vos filles afin qu'il puisse assouvir sa luxure, vous nourrissez vos enfants pour qu'il en fasse des soldats dans le meilleur des cas, pour qu'il les mène à la guerre, à la boucherie, qu'il les rende ministres de ses convoitises et exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine afin qu'il puisse se mignarder dans ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez afin qu'il soit plus fort, et qu'il vous tienne plus rudement la bride plus courte. Et de tant d'indignités que les bêtes elles-mêmes ne supporteraient pas si elles les sentaient, vous pourriez vous délivrer si vous essayiez, même pas de vous délivrer, seulement de le vouloir. Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre.

Mais certes les medecins conseillent bien de ne mettre pas la main aux plaies incurables ; et je ne fais pas sagement de vouloir prescher en cecy le peuple, qui a perdu long temps a toute congnoissance, et duquel puis qu'il ne sent plus son mal, cela monstre assés que sa maladie est mortelle. Cherchons donc par conjecture, si nous en pouvons trouver, comment s'est ainsi si avant enracinée ceste opiniastre volonté de servir, qu'il semble maintenant que l'amour mesme de la liberté ne soit pas si naturelle.

Premierement cela est, comme je croy, hors de doute que si nous vivions avec les droits que la nature nous a donné, et avec les enseignements qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obeissans aus parens, sujets a la raison, et serfs de personne.

20. Les médecins conseillent justement de ne pas chercher à guérir les plaies incurables, et peut-être ai-je tort de vouloir ainsi exhorter un peuple qui semble avoir perdu depuis longtemps toute connaissance de son mal - ce qui montre assez que sa maladie est mortelle. Cherchons donc à comprendre, si c'est possible, comment cette opiniâtre volonté de servir s'est enraciné si profond qu'on croirait que l'amour même de la liberté n'est pas si naturel.

21. Il est hors de doute, je crois, que si nous vivions avec les droits que nous tenons de la nature et d'après les préceptes qu'elle nous enseigne, nous serions naturellement soumis à nos parents, sujets de la raison, sans être esclaves de personne.

De l'obeissance que chacun sans autre advertissement que de son naturel porte a ses pere et mere, tous les hommes sen sont tesmoins chacun pour soy. De la raison si elle nait avec nous ou non, qui est une question debattue a fons par les academiques, et touchée par toute l'escole des philosophes, pour ceste heure je ne penserai point faillir en disant cela qu'il y a en nostre ame quelque naturelle semence de raison, laquelle entretenue par bon conseil et coustume florit en vertu, et au contraire souvent ne pouvant durer contre les vices survenus estouffée s'avorte. Mais certes s'il y a rien de clair ni d'apparent en la nature, et ou il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela, que la nature, la ministre de dieu, la gouvernante des hommes nous a tous faits de mesme forme, et comme il semble, a mesme moule, afin de nous entreconnoistre tous pour compaignons ou plustost pour frères. Et si faisans les partages des présens qu'elle nous faisoit, elle a fait quelque avantage de son bien soit au corps ou en l'esprit aus uns plus qu'aus autres ; si n'a elle pourtant entendu nous mettre en ce monde, comme dans un champ clos, et n'a pas envoyé icy bas les plus forts ny les plus avisez comme les brigans armez dans une forest pour y gourmander les plus foibles, mais plustost faut il croire que faisant ainsi les parts aus uns plus grandes, aus autres plus petites, elle vouloit faire place a la fraternelle affection, afin qu'elle eut ou s'emploier, aians les uns puissance de donner aide, les autres besoin d'en recevoir,

22. Chacun de nous reconnoît en soi, tout naturellement, l'impulsion de l'obéissance envers ses père et mère. Quant à savoir si la raison est en nous innée ou non - question débattue amplement par les académies et agitée par toute l'école des philosophes -, je ne pense pas errer en disant qu'il y a dans notre âme un germe naturel de raison. Développé par les bons conseils et les bons exemples, ce germe s'épanouit en vertu, mais il avorte souvent, étouffé par les vices qui surviennent. Ce qu'il y a de clair et d'évident, que personne ne peut ignorer, c'est que la nature, ministre de Dieu, gouvernante des hommes, nous a tous créés et coulés en quelque sorte dans le même moule, pour nous montrer que nous sommes tous égaux, ou plutôt frères. Et si, dans le partage qu'elle a fait de ses dons, elle a prodigué quelques avantages de corps ou d'esprit aux uns plus qu'aux autres, elle n'a cependant pas voulu nous mettre en ce monde comme sur un champ de bataille, et n'a pas envoyé ici bas les plus forts ou les plus adroits comme des brigands armés dans une forêt pour y malmener les plus faibles. Croyons plutôt qu'en faisant ainsi des parts plus grandes aux uns, plus petites aux autres, elle a voulu faire naître en eux l'affection fraternelle et les mettre à même de la pratiquer, puisque les uns ont la puissance de porter secours tandis que les autres ont besoin d'en recevoir.

puis doncques que ceste bonne mere nous a donne a tous toute la terre pour demeure, nous a tous logés aucunement en mesme maison, nous a tous figurés a mesme patron afin que chacun se peust mirer et quasi reconnoistre l'un dans l'autre ; si elle nous a donné a tous ce grand present de la voix et de la parolle pour nous accointer et fraterniser davantage, et faire par la commune et mutuelle declaration de nos pensées une communion de nos volontés ; et si elle a tasché par tous les moiens de serrer et estreindre si fort le nœud de nostre alliance et société ; si elle a monstré en toutes choses qu'elle ne vouloit pas tant nous faire unis que tous uns : il ne faut pas faire doute que nous ne soions tous naturellement libres, puis que nous sommes tous compaignons ; et ne peut tomber en l'entendement de personne que nature ait mis aucun en servitude nous aiant tous mis en compaignie.

Mais la verité c'est bien pour neant de debattre si la liberté est naturelle, puis qu'on ne peut tenir aucun en servitude sans lui faire tort, et qu'il n'i a rien si contraire au monde a la nature estant toute raisonnable, que l'injure. Reste doncques la liberté estre naturelle, et par mesme moiens a mon advis que nous ne sommes pas nez seulement en possession de nostre franchise, mais aussi avec affection de la deffendre.

23. Donc, puisque cette bonne mère nous a donné à tous toute la terre pour demeure, puisqu'elle nous a tous logés dans la même maison, nous a tous formés sur le même modèle afin que chacun pût se regarder et quasiment se reconnaître dans l'autre comme dans un miroir, puisqu'elle nous a fait à tous ce beau présent de la voix et de la parole pour mieux nous rencontrer et fraterniser et pour produire, par la communication et l'échange de nos pensées, la communion de nos volontés ; puisqu'elle a cherché par tous les moyens à faire et à resserrer le nœud de notre alliance, de notre société, puisqu'elle a montré en toutes choses qu'elle ne nous voulait pas seulement unis, mais tel un seul être, comment douter alors que nous ne soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous égaux ? Il ne peut entrer dans l'esprit de personne que la nature ait mis quiconque en servitude, puisqu'elle nous a tous mis en compaignie.

24. À vrai dire, il est bien inutile de se demander si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peut tenir aucun être en servitude sans lui faire tort : il n'y a rien au monde de plus contraire à la nature, toute raisonnable, que l'injustice. La liberté est donc naturelle ; c'est pourquoi, à mon avis, nous ne sommes pas seulement nés avec elle, mais aussi avec la passion de la défendre.

Or si d'aventure nous faisons quelque doute en cela, et sommes tant abastardis que nous ne puissions reconnoître nos biens ni sembleblement nos naïfves affections, il faudra que je vous face l'honneur qui vous appartient, et que je monte par manière de dire les bestes brutes en chaire, pour vous enseigner vostre nature en condition.

Les bestes ce maid' Dieu, si les hommes ne font trop les sourds, leur crient, vive liberté. Plusieurs en y a d'entre elle qui meurent aussy tost qu'elles sont prises ; comme le poisson quitte la vie aussy tost que l'eau ; pareillement celles la quittent la lumière, et ne veulent point survivre a leur naturelle franchise. Si les animaux avoient entre eux quelques preeminences, ils feroient de celles la leur noblesse. Les autres des plus grandes jusques aus plus petites lors qu'on les prend font si grand' resistance d'ongles, de cornes, de bec et de pieds, qu'elles declarent assés combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent : puis estans prises elles nous donnent tant de signes apparens de la congnoissance qu'elles ont de leur malheur, qu'il est bel a voir, que dorés en là ce leur est plus languir que vivre, et qu'elles continuent leur vie plus pour plaindre leur aise perdu, que pour se plaindre en servitude.

25. Et s'il s'en trouve par hasard qui en doutent encore - abâtardis au point de ne pas reconnaître leurs dons ni leurs passions natives -, il faut que je leur fasse l'honneur qu'ils méritent et que je hisse, pour ainsi dire, les bêtes brutes en chaire, pour leur enseigner leur nature et leur condition.

26. Les bêtes, Dieu me soit en aide, si les hommes veulent bien les entendre, leur crient : « Vive la liberté ! » Plusieurs d'entre elles meurent aussitôt prises. Tel le poisson qui perd la vie sitôt tiré de l'eau, elles se laissent mourir pour ne point survivre à leur liberté naturelle. Si les animaux avaient entre eux des prééminences, ils feraient de cette liberté leur noblesse. D'autres bêtes, des plus grandes aux plus petites, lorsqu'on les prend, résistent si fort des ongles, des cornes, du bec et du pied qu'elles démontrent assez quel prix elles accordent à ce qu'elles perdent. Une fois prises, elles nous donnent tant de signes flagrants de la connaissance de leur malheur qu'il est beau de les voir alors languir plutôt que vivre, et gémir sur leur bonheur perdu plutôt que de se plaindre en servitude.

Que veut dire autre chose l'elephant, qui s'estant defendu jusques a n'en pouvoir plus, n'i voiant plus d'ordre, estant sur le point destre pris, il enfonce ses machoires, et casse ses dents contre les arbres, sinon que le grand desir qu'il a de demourer libre ainsi qu'il est, lui fait de l'esprit et l'advise de marchander avec les chasseurs si pour le pris de ses dens il en sera quitte, et s'il sera receu a bailler son ivoire, et paier ceste rançon pour sa libreté ? Nous apastons le cheval des lors qu'il est né pour l'appriivoiser a servir ; et si ne le scavons nous si bien flatter que quand ce vient a le dompter il ne morde le frein, qu'il ne rue contre l'éperon, comme, ce semble, pour monstrier a la nature, et tesmoigner au moins par la que s'il sert, ce n'est pas de son gré, ains* par nostre contrainte. Que faut il donc dire ?

Mesmes les bœufs sous le pois du joug geignent.
Et les oiseaux dans la cage se pleignent ;
comme j'ai dit autresfois passant le temps a nos rimes françoises : car je ne craindray point escrivant a toi, o Longa mesler de mes vers, desquels je ne te lis jamais, que pour le semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces tout glorieus.

27. Que veut dire d'autre l'éléphant lorsque, s'étant défendu jusqu'au bout, sans plus d'espoir, sur le point d'être pris, il enfonce ses mâchoires et casse ses dents contre les arbres, sinon que son grand désir de demeurer libre lui donne de l'esprit et l'avise de marchander avec les chasseurs : à voir s'il pourra s'acquitter par le prix de ses dents et si son ivoire, laissé pour rançon, rachètera sa liberté ? Nous flattons le cheval dès sa naissance pour l'habituer à servir. Nos caresses ne l'empêchent pas de mordre son frein, de ruer sous l'éperon lorsqu'on veut le dompter. Il veut témoigner par là, ce me semble, qu'il ne sert pas de son gré, mais bien sous notre contrainte. Que dire encore ?

28. « Même les bœufs, sous le joug, geignent, et les oiseaux, en cage, se plaignent. » Je l'ai dit autrefois en vers...[adresse à Longa]

* mais

Ainsi donc puisque toutes choses qui ont sentiment, deslors qu'elles l'ont, sentent le mal de la sujétion, et courent après la liberté ; puis que les bestes qui encore sont faites pour le service de l'homme, ne se peuvent accoustumer a servir, qu'avec protestation d'un desir contraire : quel mal encontre a esté cela, qui a peu tant dénaturer l'homme, seul né de vrai pour vivre franchement ; et lui faire perdre la souvenance de son premier estre, et le desir de le reprendre.

29. Ainsi donc, puisque tout être pourvu de sentiment sent le malheur de la sujétion et court après la liberté ; puisque les bêtes, même faites au service de l'homme, ne peuvent s'y soumettre qu'après avoir protesté d'un desir contraire, quelle malchance a pu dénaturer l'homme - seul vraiment né pour vivre libre - au point de lui faire perdre la souvenance de son premier état et le desir de le reprendre ?

Il y a trois sortes de tirans, les uns ont le royaume par election du peuple ; les autres par la force des armes ; les autres par succession de leur race. Ceus qui les ont acquis par le droit de la guerre, ils s'y portent ainsi qu'on connoit bien qu'ils sont (comme l'on dit) en terre de conquete. Ceux la qui naissent rois, ne sont pas communement guerre meilleurs, ains estans nés et nourris dans le sein de la tyrannie tirent avec le lait la nature du tiran, et font estat des peuples qui sont sous eus comme de leurs serfs hereditaires, et selon la complexion a laquelle ils sont plus enclins, avares ou prodigues, tels qu'ils sont ils font du royaume comme de leur heritage. Celui a qui le peuple a donné l'estat, devroit estre, ce me semble, plus supportable, et le seroit, comme je croy, n'estoit que deslors qu'il se voit eslevé par dessus les autres, flatté par je ne scay quoy, qu'on appelle la grandeur, il delibere de n'en bouger point : communement celui la fait estat de rendre a ses enfans la puissance que le peuple lui a baillé : et deslors que ceux la ont pris ceste opinion, c'est chose estrange de combien ils passent en toutes sortes de vices, et mesmes en la cruauté les autres tirans, ne voians autre moien pour asseurer la nouvelle tyrannie, que d'estreindre si fort la servitude, et estranger tant leurs subjects de la liberté, qu'ancore que la memoire en soit fresche, ils la leur puissent faire perdre.

30. Il y a trois sortes de tyrans, les uns règnent par l'élection du peuple, les autres par la force des armes, les derniers par succession de race. Ceux qui ont acquis le pouvoir par le droit de la guerre s'y comportent - on le sait et le dit fort justement - comme en pays conquis. Ceux qui naissent rois, en général, ne sont guère meilleurs. Nés et nourris au sein de la tyrannie, ils sucent avec le lait le naturel du tyran et ils regardent les peuples qui leur sont soumis comme leurs serfs héréditaires. Selon leur penchant dominant - avares ou prodigues -, ils usent du royaume comme de leur héritage. Quant à celui qui tient son pouvoir du peuple, il semble qu'il devrait être plus supportable ; il le serait, je crois, si dès qu'il se voit élevé au-dessus de tous les autres, flatté par je ne sais quoi qu'on appelle grandeur, il décidait de n'en plus bouger. Il considère presque toujours la puissance que le peuple lui a léguée comme devant être transmise à ses enfants. Or dès que ceux-ci ont adapté cette opinion, il est étrange de voir combien ils surpassent en toutes sortes de vices, et même en cruautés, tous les autres tyrans. Ils ne trouvent pas meilleur moyen pour assurer leur nouvelle tyrannie que de renforcer la servitude et d'écarter si bien les idées de liberté de l'esprit de leurs sujets que, pour récent qu'en soit le souvenir, il s'efface bientôt de leur mémoire.

Ainsi pour en dire la vérité, je voi bien qu'il y a entr'eus quelque difference ; mais de choix je ni en vois point, et estant les moiens de venir aus regnes divers, tousjours la façon de regner est quasi semblable, les esleus comme s'ils avoient pris des toreaus a domter, ainsi les traictent ils : les conquerans en font comme de leur proie ; les successeurs pensent d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves.

Mais a propos si davanture il naissoit aujourdhuy quelques gens tous neufs ni accoustumes a la subjection, ni affriandés a la liberté, et qu'il ne sceussent que c'est ni de l'un ni de l'autre ni a grand peine des noms, si on leur presentoit ou destre serfs, ou vivre francs selon les loix desquelles ils ne s'accorderoient : il ne faut pas faire doute qu'ils n'aimassent trop mieulx obeir a la raison seulement, que servir a un homme, sinon possible que ce fussent ceux d'Israel qui sans contrainte ni aucun besoin se fient un tiran. Duquel peuple je ne lis jamais l'histoire que je n'en aye trop grand despit, et quasi jusques a en devenir inhumain, pour me resjouir de tant de maus qui lui en advinrent.

31. Pour dire vrai, je vois bien entre ces tyrans quelques différences, mais de choix, je n'en vois pas: car s'ils arrivent au trône par des moyens divers, leur manière de règne est toujours à peu près la même. Ceux qui sont élus par le peuple le traitent comme un taureau à dompter, les conquérants comme leur proie, les successeurs comme un troupeau d'esclaves qui leur appartient par nature.

32. Je poserai cette question : si par hasard il naissoit aujourd'hui quelques gens tout neufs, ni accoutumés à la sujétion, ni affriandés à la liberté, ignorant jusqu'au nom de l'une et de l'autre, et qu'on leur proposât d'être sujets ou de vivre libres, quel serait leur choix ? Sans aucun doute, ils préféreraient de beaucoup obéir à la seule raison que de servir un homme, à moins qu'ils ne soient comme ces gens d'Israël qui, sans besoin ni contrainte, se donnèrent un tyran. Je ne lis jamais leur histoire sans en éprouver un dépit extrême qui me porterait presque à être inhumain, jusqu'à me réjouir de tous les maux qui leur advinrent.

Mais certes tous les hommes tant qu'ils ont quelque chose d'homme, devant qu'ils se laissent assujettir il faut l'un des deux, qu'ils soient contrains ou deceux, contrains par les armes estrangeres, comme Sparthe ou Athenes par les forces d'Alexandre ; ou par les factions, ainsi que la Seigneurerie d'athenes estoit devant venue entre les mains de Pisistrat. Par tromperie perdent ils souvent la liberté, et en ce ils ne sont pas si souvent seduits par autrui, comme ils sont trompés par eux mesmes.

Ainsi le peuple de Siracuse la maistresse ville de Sicile (on me dit qu'elle s'appelle aujourd'hui Sarragousse) estant pressé par les guerres, inconsiderement ne mettant ordre qu'au danger présent, esleva Denis le premier tiran, et lui donna la charge de la conduite de l'armée, et ne se donna la charge qu'il l'eut fait si grand, que ceste bonne piece la revenant victorieus, comme s'il n'eust pas vaincu ses ennemis, mais ses citoiens, se fait de cappitaine, roy, et de roy tiran.

33. Car pour que les hommes, tant qu'ils sont des hommes, se laissent assujettir, il faut de deux choses l'une : ou qu'ils y soient contrains, ou qu'ils soient trompés. Contrains par les armes étrangères comme le furent Sparte et Athènes par celles d'Alexandre, ou trompés par les factions comme le fut le gouvernement d'Athènes, tombé auparavant aux mains de Pisistrate. Ils perdent souvent leur liberté en étant trompés, mais sont moins souvent séduits par autrui qu'ils ne se trompent eux-mêmes.

34. Ainsi le peuple de Syracuse, capitale de la Sicile, pressé par les guerres, ne songeant qu'au danger du moment, élut Denys Premier et lui donna le commandement de l'armée. Il ne prit garde qu'il l'avait fait aussi puissant que lorsque ce malin, rentrant victorieux comme s'il eût vaincu ses concitoyens plutôt que ses ennemis, se fit d'abord capitaine, puis roi, et de roi tyran.

Il n'est pas croiable comme le peuple deslors qu'il est assujetti, tombe si soudain en un tel et si profond oubly de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il se resveille pour la ravoir, servant si franchement et tant volontiers, qu'on diroit a le voir qu'il a non pas perdu sa liberté, mais gagné sa servitude.

Il est vray qu'au commencement on sert contraint et vaincu par la force : mais ceux qui viennent apres servent sans regret, et font volontiers ce que leurs devanciers avoient fait par contrainte. C'est cela que les hommes naissans sous le joug, et puis nourris et eslevés dans le servage, sans regarder plus avantes contentent de vivre comme ils sont nés ; et ne pensans point avoir autre bien ni autre droict, que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur naturel l'estat de leur naissance.

Et toutesfois il n'est point d'heritier si prodigue et nonchalant, que quelque fois ne passe les yeulx sur les registres de son pere, pour voir s'il jouist de tous les droicts de sa succession, ou si l'on a rien entrepris sur lui ou son predecesseur.

35. Il est incroyable de voir comme le peuple, dès qu'il est assujetti, tombe soudain dans un si profond oubli de sa liberté qu'il lui est impossible de se réveiller pour la reconquérir : il sert si bien, et si volontiers, qu'on dirait à le voir qu'il n'a pas seulement perdu sa liberté mais bien gagné sa servitude.

36. Il est vrai qu'au commencement on sert contraint et vaincu par la force ; mais les successeurs servent sans regret et font volontiers ce que leurs devanciers avaient fait par contrainte. Les hommes nés sous le joug, puis nourris et élevés dans la servitude, sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés et ne pensent point avoir d'autres biens ni d'autres droits que ceux qu'ils ont trouvés ; ils prennent pour leur état de nature l'état de leur naissance.

37. Toutefois il n'est pas d'héritier, même prodigue ou nonchalant, qui ne porte un jour les yeux sur les registres de son père pour voir s'il jouit de tous les droits de sa succession et si l'on n'a rien entrepris contre lui ou contre son prédécesseur.

mais certes la coustume qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a en aucun endroit si grand vertu qu'en cecy, de nous enseigner a servir, et comme l'on dit de Mitridat qui se fit ordinaire a boire le poison, pour nous apprendre a avaler et ne trouver point amer le venin de la servitude.

L'on ne peut pas nier que la nature nait en nous bonne part pour nous tirer la ou elle veut, et nous faire dire bien ou mal nez : mais si faut il confesser quelle a en non moins de pouvoir que la coustume, pource que le naturel pour bon qu'il soit se perd s'il n'esr entretenu, et la nourriture nous fait tousjours de sa façon, comment que ce soit maugré la nature. Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues et glissantes, quelles ne peuvent endurer le moindre heurt de la nourriture contraire : elles ne s'entretiennent pas si aisement, comme elles s'abatardissent, se fondent et viennent a rien, ne plus ne moins que les arbres fruitiers, qui ont bien tous quelque naturel a part, lequel ils gardent bien si on les laisse venir, mais ils le laissent aussi tost pour porter d'autres fruicts estrangiers et non les leurs selon qu'on les ente.

38. Mais l'habitude, qui exerce en toutes choses un si grand pouvoir sur nous, a surtout celui de nous apprendre à servir et, comme on le raconte de Mithridate, qui finit par s'habituer au poison, celui de nous apprendre à avaler le venin de la servitude sans le trouver amer.

39. Nul doute que la nature nous dirige là où elle veut, bien ou mal lotis, mais il faut avouer qu'elle a moins de pouvoir sur nous que l'habitude. Si bon que soit le naturel, il se perd s'il n'est entretenu, et l'habitude nous forme toujours à sa manière, en dépit de la nature. Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues, si frêles, qu'elles ne peuvent résister au moindre choc d'une habitude contraire. Elles s'entretiennent moins facilement qu'elles ne s'abatardissent, et même dégènèrent, tels ces arbres fruitiers qui conservent les caractères de leur espèce tant qu'on les laisse venir, mais qui les perdent pour porter des fruits différents des leurs, selon la manière dont on les greffe.

Les herbes ont chacune leur propriété, leur naturel et singularité ; mais toutesfois le gel, le temps, le terroir ou la main du jardinier y adjoustent ou diminuent beaucoup de leur vertu : la plante qu'on a veu en un endroit, on est ailleurs empesché de la reconnoistre.

Qui verroit les venitiens une poignée de gens vivans si librement, que le plus meschant d'entr'eulx ne voudroit pas estre le roy de tous, ainsi nés et nourris qu'ils ne reconnoissent point d'autre ambition, sinon a qui mieulx advisera, et plus soigneusement prendra garde a entretenir la liberté ; ainsi appris et faits dès le berceau, qu'ils ne prendroient poit tout le reste des felicités de la terre, pour perdre le moindre point de leur franchise : qui aura veu dis je ces personnage là, et au partir de la, sen ira aus terres de celui que nous appellons grand seigneur, voiant la les gens qui ne veulent estre nez que pour le servir, et qui pour maintenir sa puissance abandonnent leur vie ; penseroit il que ceux la et les autres eussent un mesme naturel, ou plustost s'il n'estimeroit pas que sortant d'une cité d'hommes, il estoit entré dans un parc de bestes.

40. Les herbes aussi ont chacune leur propriété, leur naturel, leur singularité ; pourtant la durée, les intempéries, le sol ou la main du jardinier augmentent ou diminuent de beaucoup leurs vertus. La plante qu'on a vue dans un pays n'est souvent plus reconnaissable dans un autre.

41. Celui qui verrait les Vénitiens, une poignée de gens vivant si librement que le plus misérable d'entre eux ne voudrait pas être roi, nés et élevés de façon qu'ils ne connaissent d'autre ambition que celle d'entretenir pour le mieux leur liberté, éduqués et formés dès le berceau de telle sorte qu'ils n'échangeraient pas un brin de leur liberté pour toutes les autres félicités de la terre... Celui, dis-je, qui verrait ces personnes-là, et qui s'en irait ensuite sur le domaine de quelque « grand seigneur », y trouvant des gens qui ne sont nés que pour le servir et qui abandonnent leur propre vie pour maintenir sa puissance, penserait-il que ces deux peuples sont de même nature ? Ou ne croirait-il pas plutôt qu'en sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de bêtes ?

Licurge le policeur de Sparte, avoit nourri ce dit on deux chiens tous deux freres, tous deux allaités de mesme laict, l'un engraisé en la cuisine, l'autre accoustumé par les champs au son de la trompe et du huchet, voulant monstrier au peuple lacedemonien que les hommes sont tels que la nourriture les fait, mit les deux chiens en plain marché, et entr'eus une soupe et un lievre ; l'un courut au plat et l'autre au lievre ; toutesfois, dit il, si sont ils freres. Doncques celui la avec ses loix et sa police nourrit et fait si bien les Lacedemoniens, que chacun deux eut plus cher de mourir de mille morts, que de reconnoistre autre seigneur que la loy et la raison.

42. On raconte que Lycurgue, le législateur de Sparte, avait nourri deux chiens, tous deux frères, tous deux allaités au même lait. L'un était engraisé à la cuisine, l'autre habitué à courir les champs au son de la trompe et du cornet. Voulant montrer aux Lacédémoniens que les hommes sont tels que la culture les a faits, il exposa les deux chiens sur la place publique et mit entre eux une soupe et un lièvre. L'un courut au plat, l'autre au lièvre. Et pourtant, dit-il, ils sont frères ! Celui-là, avec ses lois et son art politique, éduqua et forma si bien les Lacédémoniens que chacun d'eux préférait souffrir mille morts plutôt que de se soumettre à un autre maître que la loi et la raison.

Je prends plaisir de ramentevoir un propos que tindrent jadis un des favoris de Xerxes, le grand roy des Persnas, et deux Lacedemoniens. Quand Xerxe faisoit les appareils de sa grande armée pour conquerir la gece, il envoya ses ambassadeurs par les cités gregeoises, demander de l'eau et de la terre : c'estoit la façon que les Persans avoient de sommer les villes de se rendre a eus. A Athenes ni a Sparte n'envoia il point, pource que ceux que Daire son pere y avoit envoié, les atheniens et les Spartains en avoient jetté les uns dedans les fossés, les autres dans les puits, leur disants quils prinsent haridment de la de l'eaue et de la terre pour porter a leur prince : ces gens ne pouvoient souffrir que de la moindre parole seulement on touchast a leur liberté. Pour en avoir ainsi usé, les Spartains congneurent quils avoient encouru la haine des dieus, mesme de Talthybie, le dieu des herauds : ils s'adviserent d'envoier a Xerxe pour les appaiser, deux de leurs citoyens pour se presenter a lui, qu'il fait d'eulx a sa guise, et se paiat de là pour ambassadeur quils avoient tué son pere.

43. Je prends plaisir à rappeler ici une anecdote concernant l'un des favoris de Xerxès, grand roi de Perse, et deux Spartiates. Lorsque Xerxès faisait ses préparatifs de guerre pour conquérir la Grèce entière, il envoya ses ambassadeurs dans plusieurs villes de ce pays pour demander de l'eau et de la terre - c'était la manière qu'avaient les Perses de sommer les villes de se rendre. Il se garda bien d'en envoyer à Sparte ni à Athènes parce que les Spartiates et les Athéniens, auxquels son père Darius en avait envoyés auparavant, les avaient jetés, les uns dans les fossés, les autres dans les puits en leur disant : « Allez-y, prenez là de l'eau et de la terre, et portez-les à votre prince. » Ces gens ne pouvaient souffrir que, même par la moindre parole, on attentât à leur liberté. Les Spartiates reconnurent qu'en agissant de la sorte, ils avaient offensé les dieux, et surtout Talthybie, le dieu des héraults. Ils résolurent donc, pour les apaiser d'envoyer à Xerxès deux de leurs concitoyens afin que, disposant d'eux à son gré, il pût se venger sur eux du meurtre des ambassadeurs de son père.

Deux Spartains l'un nommé Sperte et l'autre Bulis, s'offrirent de leur gré pour aller faire ce paiement, de fait ils y allerent, et en chemin ils arriverent au palais d'un Persan, qu'on nommoit Indarne, qui estoit lieutenant du roy en toutes les villes d'Asie qui sont sur les costes de la mer, il les recueillit fort honorablement, et leur fit grand chere, et apres plusieurs propos tombans de l'un en l'autre, il leur demanda pourquoy ils refusoient tant l'amitié du roy ; voies dit il Spartains, et connoisses par moy comment le roy scait honorer ceulx qui le valent, et penses que si vous estiez a lui il vous feroit de mesme, si vous estiez a lui et quil vous eust connu, il ni a celui d'entre vous qui ne fut seigneur d'une ville de grece. En cecy Indarne tu ne nous scaurois donner bon conseil dirent les Lacedemoniens, pource que le bien que tu nous promets, tu l'as essayé ; mais celui dont nous jouissons, tu ne sçais que c'est ; tu as esprouvé la faveur du roy ; mais de la liberté, quel goust elle a, combien elle est douce, tu n'en scais rien. Or si tu en avois tasté, toymesme nous conseillerois de la deffendre, non pas avec la lance et l'escu, mais avec les dens et les ongles.

Le seul Spartain disoit ce quil falloit dire ; mais certes et l'un et l'autre parloit comme il avoit esté nourry. Car il ne se pouvoit faire que le Persan eut regret a la liberté, ne l'ayant jamais eue, ni que le Lacedemonien endurant la sujestion aiant gousté de la franchise.

44. Deux Spartiates, l'un nommé Sperthiès et l'autre Bulis, s'offrirent comme victimes volontaires. Ils partirent. Arrivés au palais d'un Perse nommé Hydarnes, lieutenant du roi pour toutes les villes d'Asie qui étaient sur les côtes de la mer, celui-ci les accueillit fort honorablement, leur fit grande chère et, de fil en aiguille, leur demanda pourquoi ils rejetaient si fort l'amitié du roi. « Spartiates, dit-il, voyez par mon exemple comment le Roi sait honorer ceux qui le méritent. Croyez que si vous étiez à son service et qu'il vous eût connus, vous seriez tous les deux gouverneurs de quelque ville grecque. » Les Lacédémoniens répondirent : « En ceci, Hydarnes, tu ne pourrais nous donner un bon conseil ; car si tu as essayé le bonheur que tu nous promets, tu ignores entièrement celui dont NOUS jouissons. Tu as éprouvé la faveur du roi, mais tu ne sais pas quel goût délicieux a la liberté. Or si tu en avais seulement goûté, tu nous conseillerais de la défendre, non seulement avec la lance et le bouclier, mais avec les dents et avec les ongles ».

45. Seuls les Spartiates disaient vrai, mais chacun parlait ici selon l'éducation qu'il avait reçue. Car il était aussi impossible au Persan de regretter la liberté dont il n'avait jamais joui qu'aux Lacédémoniens, qui l'avaient savourée, d'endurer l'esclavage.

Caton l'utiquain estant encore enfant et sous a verge alloit et venoit souvent chés Sylla le dictateur, tant pource qu'a raison du lieu et maison dont il estoit, on ne lui refusoit jamais la porte, qu'aussi ils estoient proches parens. Il avoit tousjours son maistre quand il y alloit, comme ont accoustumé les enfans de bonne maison, il s'apperceut que dans l'hostel de Sylla en sa presence ou par son commandement on emprisonnoit les uns, on condamnoit les autres, lun estoit banni, lautre estranglé, lun demandoit la confiscation d'un citoien, l'autre la teste : en somme tout y alloit non comme chés un officier de ville, mais comme chés un tiran de peuple ; et c'estoit non pas un parquet de justice, mais un ouvroir de tyrannie.

Si dit lors a son maistre ce jeune gars, que ne me donnés vous un poignard, je le cacherai sous ma robe, je entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il soit levé ; j'ay le bras assés fort pour en despescher la ville : voilà certes une parolle vraiment appartenante a caton ; cestoit un commencement de ce personnage digne de sa mort. Et neantmoins qu'on ne die ni son nom ni son pais, qu'on conte seulement le fait tel quil est, la chose mesme parlera et jugera l'on a belle aventure quil estoit Romain, et né dedans Romme, et lors quelle estoit libre.

46. Caton d'Utique, encore enfant et sous la férule de son maître, allait souvent voir le dictateur Sylla chez qui il avait ses entrées, tant à cause du rang de sa famille que de ses liens de parenté. Dans ces visites, il était toujours accompagné de son précepteur, comme c'était l'usage à Rome pour les enfants des nobles. Il vit un jour que dans l'hôtel même de Sylla, en sa présence ou par son commandement, on emprisonnait les uns, on condamnait les autres; l'un était banni, l'autre étranglé. L'un demandait la confiscation des biens d'un citoyen, l'autre sa tête. En somme, tout s'y passait non comme chez un magistrat de la cité, mais comme chez un tyran du peuple ; c'était moins le sanctuaire de la justice qu'une caverne de tyrannie.

47. Ce jeune garçon dit à son précepteur : « Que ne me donnez-vous un poignard ? Je le cacherai sous ma robe. J'entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il ne soit levé... J'ai le bras assez fort pour en libérer la ville. » Voilà vraiment la parole d'un Caton. Ce début d'une vie était digne de sa mort. Taisez le nom et le pays, racontez seulement le fait tel qu'il est : il parle de lui-même. On dira aussitôt : « Cet enfant était romain, né dans Rome, lorsqu'elle était libre. »

A quel propos tout ceci ? non pas certes que j'estime que la pais ni le terroir y facent rien ; car en plaisant destre libre : mais par ce que je suis d'avis qu'on ait pitié de ceux, qui en naissant se sont trouves le joug au col, ou bien que on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si n'aians veu seulement l'ombre de la liberté et n'en estant point avertis ils ne s'apperçoivent poit du mal que ce leur est destre esclaves.

Sil y avoit quelque pais comme dit Homere des Cimmeriens, ou le soleil se monstre autrement qu'à nous, et après leur avoir éclairé six mois continuels ; il les laisse sommeillans dans l'obscurité, sans les venir revoir de l'autre demie année ; ceux qui n'aistroient pendant ceste longue nuit, sils n'avoient pas oui parler de la clarté, s'esbairoit on si naians point veu de jorts ils s'accoustumoient aus tenebres où ils sont nez sans desirer la lumiere ? On ne plaint jamais ce que l'on n'a jamais eu, et le regret ne vient point sinon qu'après le plaisir ; et tousjours est avec la congnoissance du mal la souvenance de la joie passée.

48. Pourquoi dis-je ceci ? Je ne prétends certes pas que le pays et le sol n'y fassent rien, car partout et en tous lieux l'esclavage est amer aux hommes et la liberté leur est chère. Mais il me semble qu'on doit avoir pitié de ceux qui, en naissant, se trouvent déjà sous le joug, qu'on doit les excuser ou leur pardonner si, n'ayant pas même vu l'ombre de la liberté, et n'en ayant pas entendu parler, ils ne ressentent pas le malheur d'être esclaves.

49. S'il est des pays, comme le dit Homère de celui des Cimériens, où le soleil se montre tout différent qu'à nous, où après les avoir éclairés pendant six mois consécutifs, il les laisse dans l'obscurité durant les six autres mois, faut-il s'étonner que ceux qui naissent pendant cette longue nuit, s'ils n'ont point oui parler de la clarté ni jamais vu le jour, s'accoutument aux ténèbres où ils sont nés sans désirer la lumière ? On ne regrette jamais ce qu'on n'a jamais-eu. Le chagrin ne vient qu'après le plaisir et toujours, à la connaissance du malheur, se joint le souvenir de quelque joie passée.

La nature de l'homme est bien d'estre franc et de le vouloir estre ; mais aussi sa nature est telle que naturellement il tient le plis que la nourriture lui donne.

Disons donc ainsi, qu'a l'homme toutes choses lui sont comme naturelles, a quoy il se nourrit et accoustume ; mais cela seulement lui est naïf, a quoi sa nature simple et non altérée l'appelle ; ainsi la premiere raison de la servitude volontaire c'est la coustume : comme des plus braves courtaus qui au commencement mordent le frein et puis s'en jouent ; et la ou n'agueres ruoient contre la selle, ils se parent maintenant dans les harnois, et tous fiers se gorgiassent sous la barde. Ils disent quils ont esté toujours subjets ; que leurs peres ont ainsi vescu ; ils pensent quils sont tenus d'endurer le mal, et se font accroire par exemple, et fondent eus mesmes sous la longueur du tems la possession de ceux qui les tyrannisent, mais pour vrai les ans ne donnent jamais droit de mal faire, ains agrandissent l'injure.

50. La nature de l'homme est d'être libre et de vouloir l'être, mais il prend facilement un autre pli lorsque l'éducation le lui donne.

51. Disons donc que, si toutes choses deviennent naturelles à l'homme lorsqu'il s'y habitue, seul reste dans sa nature celui qui ne désire que les choses simples et non altérées. Ainsi la première raison de la servitude volontaire, c'est l'habitude. Voilà ce qui arrive aux plus braves chevaux qui d'abord mordent leur frein, et après s'en jouent, qui, regimbant naguère sous la selle, se présentent maintenant d'eux-mêmes sous le harnais et, tout fiers, se rengorgent sous l'armure. Ils disent qu'ils ont toujours été subjets, que leurs pères ont vécu ainsi. Ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mal, s'en persuadent par des exemples et consolident eux-mêmes, par la durée, la possession de ceux qui les tyrannisent. Mais en vérité les années ne donnent jamais le droit de mal faire. Elles accroissent l'injure.

Tousjours sen trouve il quelques uns mieulx nés que les autres, qui sentent le poids di joug et ne se peuvent tenir de le secouer ; qui ne s'appriivoisent jamais de la sujétion ; et qui tousjours comme Ulysse, qui par mer et par terre cherchoit tousjours de voir de la fumée de sa case, ne se peuvent tenir d'aviser a leurs naturels privileges, et de se souvenir de leurs predecesseurs, et de leur premier estre. Ce sont volontiers ceux là qui aians l'entendement net, et l'esprit clairvoyant ne se contentent pas comme le gros populas de regarder ce qui est devant leurs pieds, s'ils n'advisent et derrière et devant, et ne rememorent encore les choses passé&es pour juger de celles du temps advenir, et pour mesurer les presentes : ce sont ceux qui aians la teste d'eusmesmes bien faite, l'ont encore polie par l'estude et le sçavoir. Ceus la quand la liberté seroit entieremenr perdue et toute hors du monde, l'imaginent et la sentent en leur esprit, et encore la savourent ; et la servitude ne leur est de goust pour tant bien qu'on l'accoustre.

Le grand turc s'est bien avisé de cela que les livres et la doctrine donnent plus que toute autre chose aus hommes, le sens et l'entendement de se reconnoistre, et d'hair la tyrannie : j'entens qu'il na en ses terres gueres de gens scavans, ni n'en demande.

52. Il s'en trouve toujours certains, mieux nés que les autres, qui sentent le poids du joug et ne peuvent se retenir de le secouer, qui ne s'appriivoisent jamais à la sujétion et qui, comme Ulysse cherchait par terre et par mer à revoir la fumée de sa maison, n'ont garde d'oublier leurs droits naturels, leurs origines, leur état premier, et s'empressent de les revendiquer en toute occasion. Ceux-là, ayant l'entendement net et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas, comme les ignorants, de voir ce qui est à leurs pieds sans regarder ni derrière, ni devant. Ils se remémorent les choses passées pour juger le présent et prévoir l'avenir. Ce sont eux qui, ayant d'eux-mêmes la tête-bien faite, l'ont encore affinée par l'étude et le savoir. Ceux-là, quand la liberté serait entièrement perdue et bannie de ce monde, l'imaginent et la sentent en leur esprit, et la savourent. Et la servitude les dégoûte, pour si bien qu'on l'accoutre.

53. Le grand Turc s'est bien aperçu que les livres et la pensée donnent plus que toute autre chose aux hommes le sentiment de leur dignité et la haine de la tyrannie. Je comprends que, dans son pays, il n'a guère de savants, ni n'en demande.

Or communément le bon zèle et affectation de ceux, qui ont gardé malgré le temps la devotion à la franchise, pour si grand nombre qu'il y en ait, demeure sans effet pour ne s'entreconnoître point : la liberté leur est toute ostée sous le tiran, de faire, de parler, et quasi de penser : ils deviennent tous singuliers en leurs fantaisies.

Doncques Mome le dieu moqueur ne se moqua pas trop quand il trouva cela il ne lui avoit mis une petite fenestre au cœur, afin que par là on peut voir ses pensées.

L'on voulsist bien dire que Brute, Casse et Casque lors qu'ils entreprirent la delivrance de Rome ou plustost de tout le monde, ne voulurent pas que Ciceron, ce grand zelateur du bien public, s'il en fut jamais, fust de la partie ; et estimerent son cœur trop foible pour un fait si haut ; ils se fioient bien de sa volonté, mais ils ne s'asseuroient point de son courage.

54. Or, le zèle et la passion de ceux qui sont restés, malgré les circonstances, les dévots de la liberté, restent communément sans effet, quel que soit leur nombre, parce qu'ils ne peuvent s'entendre. Les tyrans leur enlèvent toute liberté de faire, de parler et presque de penser, et ils demeurent isolés dans leurs rêves.

55. Ainsi, Momus ne plaisantait pas trop, lorsqu'il trouvait à redire à l'homme forgé par Vulcain, en ce qu'il n'avait pas une petite fenêtre au cœur, afin qu'on pût y voir ses pensées...

56. On dit que Brutus et Cassius, lorsqu'ils entreprirent de délivrer Rome (c'est-à-dire le monde entier), ne voulurent point que Ciceron, ce grand zéléateur du bien public, fût de la partie, jugeant son cœur trop faible pour un si haut fait. Ils croyaient bien à son vouloir, mais non à son courage.

Et toutesfois qui voudra discourir les faits du temps passé, et les annales anciennes, il s'en trouvera peu ou point de ceux qui voians leur pais mal mené et en mauvaise mains, aient entrepris d'une intention bonne, entiere et non feinte, de le delivrer qui nen soient venus a boit, et que la liberté pour se faire paroistre ne se soit elle mesme fait espale,

Harmode, Aristogiton, Thrasybule, Brute le vieus, Valere et Dion comme ils l'ont vertueusement pensé, l'executerent heureusement la serviture : mais en ramenant la liberté ils moururent non pas miserablement (car quel blaspheme seroit ce de dire qu'il y ait eu rien de miserable en ces gens la ni en leur mort ni en leur vie ?) mais certes au grand dommage, perpetuel malheur, et entiere ruine de la republique, laquelle fut, comme il semble, enterrée avec eus.

57. Qui voudra se rappeler les temps passés et compulsur les annales anciennes se convaincra que presque tous ceux qui, voyant leur pays malmené et en de mauvaises mains, formèrent le dessein de le délivrer, dans une intention bonne, entière et droite, en vinrent facilement à bout ; pour se manifester elle-même, la liberté vint toujours à leur aide.

58. Harmodius, Aristogiton, Thrasybule, Brutus l'Ancien, Valerius et Dion, qui conçurent un projet si vertueux, l'exécutèrent avec bonheur. En de tels cas, le ferme vouloir garantit presque toujours le succès. Brutus le jeune et Cassius réussirent à briser la servitude ; ils périrent lorsqu'ils tentèrent de ramener la liberté, non pas misérablement - car qui oserait trouver rien de misérable ni dans leur vie ni dans leur mort ? - mais au grand dommage, pour le malheur perpétuel et pour la ruine entière de la république, laquelle, ce me semble, fut enterrée avec eux.

Les autres entreprises qui ont esté faites depuis contre les empereur romains, n'estoient que conjurations de gens ambitieux, lesquels ne sont pas a plaindre des inconveniens qui leur en sont adevnus, estant bel a voir qu'ils desizoient non pas oster mais remuer la couronne, pretendans chasser le tiran, et retenir la tiranie. A ceux cy je ne voudrois pas moymesme qu'il elur en fut bien succedé, et suis content qu'ils aient monstré par leur exemple qu'il ne faut pas abuser du saint nom de liberté, pour faire mauvaise entreprise.

Mais pour revenir à notre propos duquel je m'estois quasi perdu, la premiere raison pourquoy les hommes servent volontiers, est pource qu'ils naissent serfs et sont nourris tels. De ceste cy en vient un'autre, qu'aisement les gens deviennent sous les tirans lasches et effeminé. Dont je scay merveilleusement bon gré à Hypocras le grand pere de la medecine, qui sen est pris garde et la ainsi dit, en l'un de ses livres qu'il institue des maladies.

59. Les autres tentatives essayées depuis contre les empereurs romains ne furent que les conjurations de quelques ambitieux dont l'irréussite et la mauvaise fin ne sont pas à regretter, vu qu'ils ne désiraient pas renverser le trône, mais seulement ébranler la couronne, cherchant à chasser le tyran pour mieux garder la tyrannie. Quant à ceux-là, je serais bien fâché qu'ils eussent réussi, et je suis content qu'ils aient montré par leur exemple qu'il ne faut pas abuser du saint nom de la liberté pour conduire une mauvaise action.

60. Mais pour revenir à mon sujet, que j'avais presque perdu de vue, la première raison pour laquelle les hommes servent volontairement, c'est qu'ils naissent serfs et qu'ils sont élevés comme tels. De cette première raison découle cette autre : que, sous les tyrans, les gens deviennent aisément lâches et efféminés. Je sais gré au grand Hippocrate, père de la médecine, de l'avoir si bien remarqué dans son livre *Des maladies*.

Ce personnage avoit certes en tout le cœur en bon lieu, et le montra bien lors que le grand roy le voulut attirer pres de lui a force d'offres et grands présens, il luy respondit franchement quil feroit grand conscience de se mesler de guerir les barbares qui vouloient tuer les grecs et de bien servir par son art a lui qui entreprenoit d'asservir la Grece.

La lettre qu'il lui envoya se void encore aujourdhui parmi ses autres œuvres et tesmoignera pour jamais de son bon cœur et de sa noble nature.

Or est il doncques certain qu'avec la liberté, se perd tout en un coup la vaillance. Les gens sujets n'ont point d'allegresse au combat ni d'aspreté : ils vont au danger quasi comme attachés et tous engourdis par maniere dacquit, et ne sentent point bouillir dans leur cœur l'ardeur de la franchise, qui fait mespriser le peril, et donne envie d'achapter par une belle mort entre ses compagnons l'honneur et la gloire. Entre les gens libres cest à l'envi a qui mieulx mieux, chacun pour le bien commun, chacun pour soi ; ils sattendent d'avoir tous leur part au mal de la defaite ou au bien de la victoire ; mais les gens asservis outre ce courage guerrier, ils perdent aussi en toutes autres choses la vivacité, et ont le cœur bas et mol, et incapable de toutes choses grandes.

61. Cet homme avait bon cœur, et il le montra lorsque le roi de Perse voulut l'attirer près de lui à force d'offres et de grands présents ; il lui répondit franchement qu'il se ferait un cas de conscience de s'occuper à guérir les Barbares qui voulaient tuer les Grecs, et à servir par son art celui qui voulait asservir son pays.

62. La lettre qu'il lui écrivit se trouve encore aujourd'hui dans ses autres œuvres ; elle témoignera toujours de son courage et de sa noblesse.

63. Il est donc certain qu'avec la liberté on perd aussitôt la vaillance. Les gens soumis n'ont ni ardeur ni pugnacité au combat. Ils y vont comme ligotés et tout engourdis, s'acquittant avec peine d'une obligation. Ils ne sentent pas bouillir dans leur cœur l'ardeur de la liberté qui fait mépriser le péril et donne envie de gagner, par une belle mort auprès de ses compagnons, l'honneur et la gloire. Chez les hommes libres au contraire, c'est à l'envi, à qui mieux mieux, chacun pour tous et chacun pour soi : ils savent qu'ils recueilleront une part égale au mal de la défaite ou au bien de la victoire. Mais les gens soumis, dépourvus de courage et de vivacité, ont le cœur bas et mou et sont incapables de toute grande action.

Les tyrans connoissent bien cela, et voians qu'ils prennent ce plaisir pour les faire mieux avachir, encore ils aident ils.

Xenophon historien grave et du premier rang entre les grecs a fait un livre auquel il fait parler Simonide avec Hierson tyran de Syracuse des miseres du tyran : ce livre est plein de bonnes et graves remonstrances, et qui ont aussi bonne grace, à mon advis, qu'il est possible. Que pleust à dieu que les tyrans qui ont jamais esté, l'eussent mis devant les yeulx et sen fussent servis de miroir ; je ne puis pas croire qu'ils n'eussent reconnu leurs verrues, et eu quelque honte de leurs taches.

En ce traité il conte la peine enquoy sont les tyrans, qui sont contrains faisant mal à tous se craindre de tous : entre autres choses il dit cela que les mauvais rois se servent d'étrangers à la guerre et les souloient ne s'osans fier de mettre à leurs gens, à qui ils ont fait tort, les armes en main. (Il y a bien eu de bons rois qui ont eu à leur solde des nations étrangères, comme des François mesmes, et plus encore d'autrefois qu'aujourd'hui ; mais à une autre intention pour garder les leurs, n'estimant rien le dommage de l'argent pour espargner les hommes. C'est ce que disoit Scipion ce croi je le grand Africain qu'il aimeroit mieux avoir sauvé un citoyen que défait cent ennemis.

64. Les tyrans le savent bien. Aussi font-ils tout leur possible pour mieux les avachir.

65. L'historien Xénophon, l'un des plus sérieux et des plus estimés parmi les Grecs, a fait un petit livre dans lequel il fait dialoguer Simonide avec Hiéron, tyran de Syracuse, sur les misères du tyran. Ce livre est plein de leçons bonnes et graves qui ont aussi, selon moi, une grâce infinie. Plut à Dieu que tous les tyrans qui aient jamais été l'eussent placé devant eux en guise de miroir. Ils y auraient certainement reconnu leurs verrues et en auraient pris honte de leurs taches.

66. Ce traité parle de la peine qu'éprouvent les tyrans qui, faisant du mal à tous, sont obligés de craindre tout le monde. Il dit, entre autres choses, que les mauvais rois prennent à leur service des étrangers mercenaires parce qu'ils n'osent plus donner les armes à leurs sujets, qu'ils ont maltraités. En France même, plus encore autrefois qu'aujourd'hui, quelques bons rois ont bien eu à leur solde des troupes étrangères, mais c'était plutôt pour sauvegarder leurs propres sujets ; ils ne regardaient pas à la dépense pour épargner les hommes. C'était aussi, je crois, l'opinion du grand Scipion l'Africain, qui aimait mieux avoir sauvé la vie d'un citoyen que d'avoir défait cent ennemis.

mais certes cela est bien assuré que le tyran ne pense jamais que sa puissance lui soit assurée, sinon quand il est venu à ce point qu'il n'a sous lui homme qui vaille. Donques à bon droit lui dira-on cela que Thrason ou Terence se vante avoir reproché au maître des Elephans : *Pour cela si brave vous estes, Que vous avez charge des bestes.* mais ceste ruse de tyrans d'abestir leurs sujets ne se peut pas congnoistre plus clairement que par ce que Cyrus fit envers les Lydiens après qu'il se fut emparé de Sardis la maistresse ville de Lydie, et qu'il eust pris à merci Crésus ce tant riche roy et l'eut amené quand et soy, on lui apporta nouvelles que les Sardains s'estoient revoltés ; il les eut bien tost reduit sous sa main ; mais ne voulant pas ni mettre à sac une tant belle ville, in estre tousjours en peine d'y tenir une armée pour la garder, il s'advisa d'un grand expedient pour s'en assurer ; il y establit des bordeaus, des tavernes et jeux publics, et fit publier une ordonnance que les habitans eussent à faire estat. Il se trouva si bien de ceste garnison que jamais depuis contre les Lydiens ne fallut tirer un coup d'espée : ces pauvres et miserables gens s'ammuerent à inventer toutes sortes de jeux, si bien que les Latins en ont tiré leur mot, et ce que nous appellons pasetemps ils l'appellent Lude, comme s'ils vouloient dire Lyde. Tous les tyrans n'ont pas ainsi déclaré expres qu'ils vouldissent effeminer leurs gens : mais pour vrai ce que celui ordonna formellement et en effect sous main ils l'ont pourchassé la plus part.

67. Mais ce qui est certain, c'est que le tyran ne croit jamais sa puissance assurée s'il n'est pas parvenu au point de n'avoir pour sujets que des hommes sans valeur. On pourrait lui dire à juste titre ce que, d'après Térence, Thrason disait au maître des éléphants : « Si brave donc vous êtes, que vous avez charge des bêtes ? » Cette ruse des tyrans d'abêtir leurs sujets n'a jamais été plus évidente que dans la conduite de Cyrus envers les Lydiens, après qu'il se fut emparé de leur capitale et qu'il eut pris pour captif Crésus, ce roi si riche. On lui apporta la nouvelle que les habitants de Sardes s'étaient révoltés. Il les eut bientôt réduits à l'obéissance. Mais ne voulant pas saccager une aussi belle ville ni être obligé d'y tenir une armée pour la maîtriser, il s'advisa d'un expédient admirable pour s'en assurer la possession. Il y établit des bordels, des tavernes et des jeux publics, et publia une ordonnance qui obligeait les citoyens à s'y rendre. Il se trouva si bien de cette garnison que, par la suite, il n'eut plus à tirer l'épée contre les Lydiens. Ces misérables s'amusèrent à inventer toutes sortes de jeux si bien que, de leur nom même, les Latins formèrent le mot par lequel ils désignaient ce que nous appelons passe-temps, qu'ils nommaient Ludi, par corruption de Lydi. Tous les tyrans n'ont pas déclaré aussi expressément vouloir effeminer leurs sujets ; mais de fait, ce que celui-là ordonna formellement, la plupart d'entre eux l'ont fait en cachette.

a la vérité c'est le naturel du menu populaire, duquel le nombre est tousjours plus grand dedans les villes ; quil est soubçonneus a l'endroit de celui qui l'aime, et simple envers celui qui le trompe. Ne pensés pas quil y ait nul oiseau qui ne prenne mieulx a la pipée, ni poisson aucun qui pour la friandise du ver s'accroche plus tost dans le haim ; que tous les peuples s'alleschent vistement a la servitude par la moindre plume qu'on leur passe comme lon dit devant la bouche : et c'est chose merveilleuse qu'ils se laissent aller ainsi tost, mais seulement qu'on les chatouille.

les theatres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bestes estranges, les medailles aus peuples anciens les apasts de la servitude, le pris de leur liberté, les outils de la irtannie : ce moien, ceste pratique, ces alleschemens avoient les anciens tirans pour endormir leurs subjects sous le joug.

ainsi les peuples assotis trouvant beaux ces passetemps amusés d'un vain plaisir qui leur passoit devant les yeulx, s'accoustumoient a servir aussi niaisement, mais plus mal que les petits enfants, qui pour voir les luisans images des livres enluminés aprenent a lire.

68. Tel est le penchant naturel du peuple ignorant qui, d'ordinaire, est plus nombreux dans les villes : il est soupçonneux envers celui qui l'aime et confiant envers celui qui le trompe. Ne croyez pas qu'il y ait nul oiseau qui se prenne mieux à la pipée, ni aucun poisson qui, pour la friandise du ver, morde plus tôt à l'hameçon que tous ces peuples qui se laissent promptement allécher à la servitude, pour la moindre douceur qu'on leur fait goûter. C'est chose merveilleuse qu'ils se laissent aller si promptement, pour peu qu'on les chatouille.

69. Le théâtre, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, le prix de leur liberté ravie, les outils de la tyrannie. Ce moyen, cette pratique, ces allèchements étaient ceux qu'employaient les anciens tyrans pour endormir leurs sujets sous le joug.

70. Ainsi les peuples abrutis, trouvant beaux tous ces passe-temps, amusés d'un vain plaisir qui les éblouissait, s'habituèrent à servir aussi niaisement mais plus mal que les petits enfants n'apprennent à lire avec des images brillantes.

Les Romains tirans s'adviserent encore d'un autre point de festoyer souvent les dizaines publiques abusant ceste canaille comme il falloit, qui se laisse aller plus qu'à toute autre chose au plaisir de la bouche. Le plus avisé et entendud 'entr'eus neust pas quitté son esculée de soupe pour recouvrer la liberté de la republique de Platon.

Les tirans faisoient largesse d'un quart de blé, d'un sestier de vin, et d'un sesterce ; et lors c'estoit pitié d'ouir crier Vive le roi : les lourdaus ne s'avisoyent pas qu'ils ne faisoient que recouvrer une partie du leur, et que cela mesmes qu'ils recouvroyent, le tiran ne le leur eust peu donner, si devant il ne l'avoit osté à eus mesmes,

tel eust amassé aujourd'hui le sesterce, et ne fut gorgé au festin public benissant Tibere et Neron et leur belle liberalité, qui le lendemain estant contrait d'abandonner ses biens a leur avarice, ses enfans a la luxure, son sang mesmes a la cruauté de ces magnifique empereurs, ne disoit mot non plus qu'une pierre, ne se remoit non plus qu'une souche.

71. Les tyrans romains renchérent encore sur ces moyens en faisant souvent festoyer les décuries, en gorgeant comme il le fallait cette canaille qui se laisse aller plus qu'à toute autre chose au plaisir de la bouche. Ainsi, le plus éveillé d'entre eux n'aurait pas quitté son écuelle de soupe pour recouvrer la liberté de la République de Platon.

72. Les tyrans faisaient largesse du quart de blé, du septier de vin, du sesterce, et c'était pitié alors d'entendre crier : « Vive le roi ! » Ces lourdeaux ne s'avisoyent pas qu'ils ne faisoient que recouvrer une part de leur bien, et que cette part même qu'ils en recouvraient, le tyran n'aurait pu la leur donner si, auparavant, il ne la leur avait enlevée.

73. Tel ramassait aujourd'hui le sesterce, tel se gorgeait au festin public en bénissant Tibère et Néron de leur libéralité qui, le lendemain, contrait d'abandonner ses biens à l'avidité, ses enfants à la luxure, son sang même à la cruauté de ces empereurs magnifiques, ne disait mot, pas plus qu'une pierre, et ne se remuait pas plus qu'une souche.

tousjours le populaire a eu cela : il est au plaisir quil ne peut honnestement recevoir, tout ouvert et dissolu ; et au tort et a la douleur quil peut honnestement souffrir, insensible. Je ne vois pas maintenant personne qui oiant parler de Neron ne tremble mesmes au srnom de ce vilain monstre, de ceste orde et sale peste du monde ; et toutesfois de celui la, de ce boutefeu, de ce bourreau, de ceste beste sauvage, on peut bien dire quapres sa mort aussi vilaine que sa vie, le noble peuple romain en receut tel desplaisir se souvenant de ses jeux et de ses festins quil fut sur le point d'en porter le deuil ; ainsi la escrit Corneille Tacite, auteur bon et grave et des plus certains, ce qu'on ne trouvera pas estrange, veu que ce peuple la mesmes avoit fait au paravant a la mort de Jules Coesar qui donna congé aus lois et a la liberté, auquel personnage il ny eut ce me semble rien qui vaille : car son humanité mesmes que lon presche tant, fut plus dommageable que la cruauté du plus sauvage tiran qui fust oncques ; pource qua la vérité ce fut ceste sienne venimeuse douceur, qui envers le peuple romain sucra la servitude.

74. Le peuple ignorant a toujours été ainsi : au plaisir qu'il ne peut honnêtement recevoir, il est tout dispos et dissolu ; au tort et à la douleur qu'il peut honnêtement souffrir, il est insensible. Je ne vois personne aujourd'hui qui, entendant parler de Néron, ne tremble au seul nom de ce vilain monstre, de cette sale peste du monde. Il faut pourtant dire qu'après la mort, aussi dégoûtante que sa vie, de ce boutefeu, de ce bourreau, de cette bête sauvage, ce fameux peuple romain en éprouva tant de déplaisir, se rappelant ses jeux et ses festins, qu'il fut sur le point d'en porter le deuil. C'est du moins ce qu'en écrit Tacite, excellent auteur, historien des plus fiables. Et l'on ne trouvera pas cela étrange si l'on considère ce que ce même peuple avait déjà fait à la mort de Jules César, qui avait donné congé aux lois et à la liberté romaine. On louait surtout, ce me semble, dans ce personnage, son « humanité » ; or, elle fut plus funeste à son pays que la plus grande cruauté du plus sauvage tyran qui ait jamais vécu, car à la vérité ce fut cette venimeuse douceur qui emmiella pour le peuple romain le breuvage de la servitude.

Mais apres sa mort ce peuple la qui avoit encore en la bouche, et en lesprit la souvenance de ses prodigalités, pour lui faire ses honneurs et le mettre en cendre, amonceloit a l'envi les bancs de la place, et puis lui esleva une colonne comme au pere du peuple (ainsi le portoit le chapiteau) et lui fit plus d'honneur tout mort qu'il estoit, quil n'en debvoit faire par droit a homme du monde, si ce n'estoit paraventure a ceux qui l'avoient tué. Ils n'oublierent pas aussi cela les empererus romains de prendre communement le tiltre de Tribun du peuple, tant pource que cest office estoit tenu pour saint et sacré, qu'aussi il estoit establi pour la défense et protection du peuple : et sous la faveur de l'estat par ce moien ils sasseuroient que le peuple se fieroit plus d'eus, comme s'ils devoient en ouir le nom, et non pas sentir les effects au contraire.

aujourd'hui ne font pas beaucoup mieux eus qui ne font gueres mal aucun mesmes de consequence, qu'ils ne facent passer devant quelque joly propos du bien public et soulagement commun. Car tu sçais bien o Longa le formulaire duquel en quelques endroits ils pourroient user asses finement, mais a la plus part certes il ni peut avoir de finesse, la ou il y a tant d'impudence.

75. Mais après sa mort ce peuple-là, qui avait encore à la bouche le goût de ses banquets et à l'esprit la mémoire de ses prodigalités, amoncela les bancs de la place publique pour lui en faire un grand bûcher d'honneur ; puis il lui éleva une colonne comme au Père du peuple (le chapiteau portait cette inscription) ; enfin il fit plus d'honneurs à ce mort qu'il n'aurait dû en faire à un vivant, et d'abord à ceux qui l'avaient tué. Les empereurs romains n'oubliaient surtout pas de prendre le titre de Tribun du peuple, parce que cet office était tenu pour saint et sacré ; établi pour la défense et la protection du peuple, il jouissait d'une haute faveur dans l'État. Ils s'assuraient par ce moyen que le peuple se fierait mieux à eux, comme s'il lui suffisait d'entendre ce nom, sans avoir besoin d'en sentir les effets.

76. Mais ils ne font guère mieux ceux d'aujourd'hui qui, avant de commettre leurs crimes les plus graves, les font toujours précéder de quelques jolis discours sur le bien public et le soulagement des malheureux. On connaît la formule dont ils font si finement usage ; mais peut-on parler de finesse là où il y a tant d'impudence ?

Les rois d'assyrie et encore apres eux ceux de Mede ne se presentoient en public que le plus tard qu'ils pouvoient, pour mettre en doute ce populas, s'ils estoient en quelque chose plus qu'hommes, et laisser en ceste resverie les gens qui font volontiers les imaginatifs aus choses desquelles ils ne peuvent juger de veue. Ainsi tant de nations qui furent asses long temps sous cest empire assyrien, avec ce ministere s'accoustumoient a servir, et servoient plus volontiers pour ne sçavoir pas quel maistre ils avoient ny a grand peine sils en avoient, et graignoient tous a credit un que personne jamais n'avoit veu.

Les premiers rois d'Egipte ne se monstroient gueres quils ne portassent tantost un chat, tantost une branche, tantost du feu sur la teste et se masquoient ainsi et faisoient les basteleurs, et en ce faisant par l'estrangeté de la chose ils donnoient a leurs subjects quelque reverence et admiration; ou aus gens qui n'eussent esté ou trop sots ou trop asservis ils neussent appresté ce mest advis sinon passetems et risée.

77. Les rois d'Assyrie, et après eux les rois Mèdes, paraissaient en public le plus rarement possible, pour faire supposer au peuple qu'il y avait en eux quelque chose de surhumain et laisser rêver ceux qui se montent l'imagination sur les choses qu'ils ne peuvent voir de leurs propres yeux. Ainsi tant de nations qui furent longtemps sous l'empire de ces rois mystérieux s'habituaient à les servir, et les servirent d'autant plus volontiers qu'ils ignoraient qui était leur maître, ou même s'ils en avaient un; de telle sorte qu'ils vivaient dans la crainte d'un être que personne n'avait jamais vu.

78. Les premiers rois d'Égypte ne se montraient guère sans porter tantôt une branche, tantôt du feu sur la tête : ils se masquaient et jouaient aux bateleurs, inspirant par ces formes étranges respect et admiration à leurs sujets qui, s'ils n'avaient pas été aussi stupides ou soumis, auraient dû s'en moquer et en rire.

C'est pitié d'ouïr parler de combien de choses les tyrans du temps passé faisoient leur profit pour fonder leur tyrannie, de combien de petits moïens ils se servoient, aians de tout tems trouvé ce populas fait à leur poste, auquel ils ne sçavoient si mal tendre filet qu'ils ne si vinsent prendre ; lequel ils ont tousjours trompé a si bon marché, qu'ils ne l'assujettissoient jamais, tant que lors qu'ils sen moquoient le plus.

que dirai je d'une autre belle bourde, que les peuples anciens prindrent pour argent content ? Ils creurent fermement que le gros doigt de Pyrrhe roy des Epirotes faisoit miracles et guerissoit les malades de la rate ; ils enrichirent encore mieus le conte, que ce doit apres qu'on eust bruslé tout le corps mort, s'estoit trouvé entre les cendres s'estant sauvré maugré le feu.

79. C'est vraiment lamentable de découvrir tout ce que faisaient les tyrans du temps passé pour fonder leur tyrannie, de voir de quels petits moyens ils se servaient, trouvant toujours la populace si bien disposée à leur égard qu'ils n'avaient qu'à tendre un filet pour la prendre ; ils n'ont jamais eu plus de facilité à la tromper et ne l'ont jamais mieux asservie que lorsqu'ils s'en moquaient le plus.

80. Que dirai-je d'une autre sornette que les peuples anciens prirent pour argent comptant ? Ils crurent fermement que l'orteil de Pyrrhus, roi d'Épire, faisait des miracles et guérissait les malades de la rate. Ils enjolivèrent encore ce conte en disant que, lorsqu'on eut brûlé le cadavre de ce roi, l'orteil se retrouva dans les cendres épargné du feu, intact.

tousjours ainsi le peuple sot fait lui mesmes les mensonges pour puis apres les croire, prou de gens l'ont ainsi escrit, mais de façon quil est bel a voir quil ont amassé cela des bruits de ville, et du vain parler du populas. Vespasian revenant d'Assyrie et passant a Alexandrie pour aller a Romme s'emparer de l'empire fait merveilles : il adressoit les boiteus, il rendoit clairvoians les aveugles, et tout plein d'autres belles choses, ausquelles, qui ne pouvoit voir la faute qu'il y avoit, il estoit a mon advis plus aveugle que ceux quil guérissoit. Les tirans mesmes trouvent bien estrange que les hommes peussent endurer un homme leur faisant mal ; ils vouloient fort se mettre la religion devant pour gardecorps et sil estoit possible emprunter quelque eschantillon de la divinité pour le maintien de leur meschante vie. Doncques Salmonée si lon croit a la sibyle de Virgile en son enfer, pour sestre ainsi moqué de gens et avoir voulu faire du Jupiter, en rend maintenant conte et elle le veit en larrierenfer.

81. Le peuple a toujours ainsi fabriqué lui-même les mensonges, pour y ajouter ensuite une foi stupide. Bon nombres d'auteurs ont rapporté ces mensonges ; on voit aisément qu'ils les ont ramassés dans les ragots des villes et les fables des ignorants. Telles sont les merveilles que fit Vespasien, revenant d'Assyrie et passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'Empire : il redressait les boiteux, rendait clairvoyants les aveugles, et mille autres choses qui ne pouvaient être crues, à mon avis, que par de plus aveugles que ceux qu'il guérissait. Les tyrans eux-mêmes trouvaient étrange que les hommes souffrissent qu'un autre les maltraitât, c'est pourquoi ils se couvraient volontiers du manteau de la religion et s'affublaient autant que faire se peut des oripeaux de la divinité pour cautionner leur méchante vie. Ainsi Salmonée, pour s'être moqué du peuple en faisant son Jupiter, se trouve maintenant au fin fond de l'enfer, selon la sibyle de Virgile, qui l'y a vu :

*Souffrant cruels tourmens pour vouloir imiter
Les tonnerres du ciel et feus de Juppiter.
Dessus quatre coursiers celui alloit branlant
Haut monté dans son poing un grand flambeau brillant
Par les peuples gregeois, et dans le plein marché
De la ville d'Elide haut il avoit marché :
Et faisant sa bravade ainsi entreprenoit
Sur l'honneur qui sans plus aus dieus appartenoit.
L'insensé qui l'orage et foudre inimitable
Contrefaisoit d'airain, et d'un cours effroiable
De chevaux cornepiés le pere toutpuissant :
Lequel bien tost apres ce grand mal punissant
Lança non un flambeau, non pas une lumiere
D'une torche de cire avecques sa fumièrre,
Et de ce rude coup d'une horrible tempeste
Il le porta a bas les pieds par dessus teste.*

*« Là, des fils d'Aloüs gisent les corps énormes,
Ceux qui, fendant les airs de leurs têtes difformes
Osèrent attenter aux demeures des Dieux,
Et du trône éternel chasser le Roi des cieux.
Là, j'ai vu de ces dieux le rival sacrilège,
Qui du foudre usurpant le divin privilège
Pour arracher au peuple un criminel encens
De quatre fiers coursiers aux pieds retentissants
Attelant un vain char dans l'Élide tremblante
Une torche à h main y semait l'épouvante :
Insensé qui, du ciel prétendu souverain,
Par le bruit de son char et de son pont d'airain
Du tonnerre imitait le bruit inimitable !
Mais Jupiter lança le foudre véritable
Et renversa, couvert d'un tourbillon de feu,
Le char et les coursiers et la foudre et le Dieu :
Son triomphe fut court, sa peine est éternelle. »*

Si cestuy qui ne faisoit que le sot est a ceste heure si bien traité la bas, je croi que ceux qui ont abusé de la religion pour estre meschans, si trouveront encore a meilleures enseignes.

nostres semerent en France je ne scai quoi de tel, des crapaus, des fleurdelis, l'ampoule et l'oriflamb : ce que de ma part, comment quil en soit, je ne veus pas mescroire puis que nous ni nos ancestres n'avons eu jusques ici aucune occasion de l'avoir mescreu, aians tousjours eu des rois si bons en la paix et si vaillans en la guerre, qu'ancore quils naissent rois, si semble il quils ont testé non pas faits comme les autres par la nature, mais choisis par le dieu toutpuissant avant que naistre pour le gouvernement et conservation de ce royaume.

82. Si celui qui voulut simplement faire l'idiot se trouve là-bas si bien traité, je pense que ceux qui ont abusé de la religion pour mal faire s'y trouveront encore à meilleure enseigne.

83. Nos tyrans de France ont semé aussi je ne sais quoi du genre : des crapauds, des fleurs de lys, la Sainte Ampoule et l'oriflamme. Toutes choses que, pour ma part et quoi qu'il en soit, je ne veux pas croire n'être que des balivernes, puisque nos ancêtres les croyaient et que de notre temps nous n'avons eu aucune occasion de les soupçonner telles. Car nous avons eu quelques rois si bons à la paix, si vaillants à la guerre que, bien qu'ils fussent nés rois, il semble que la nature ne les ait pas faits comme les autres et que le dieu tout-puissant les ait choisis avant leur naissance pour leur confier le gouvernement et la garde de ce royaume.

Et encore quand cela ni seroit pas, si ne voudrois-je pas pour cela entrer en lice pour débattre la vérité de nos histoires, ni les esplucher si privement ; pour ne tollir ce bel esbat ou se pourra fort escrimer notre poesie françoise, maintenant nos pas accoustrée, mais comme il semble faite tout a neuf par nostre Ronsard, nostre Baif, nostre du Bellay, qui en cela avancent bien tant nostre langue que j'ose esperer que bien tost les grecs ni les latins n'auront gueres pour ce regard devant nous, sinon possible le droit d'aïnesse. Et certes je ferois grand tort à nostre rime (car j'use volontier de ce mot, et il ne me despalaist point, pource qu'ancore que plusieurs l'eussent rendu mechanic, toutesfois je voy assés de gens qui sont a mesmes pour ranoblir et lui rendre son premier honneur) mais je liui ferois dis-je grand tort de lui oster maintenant ces beaux contes du roi Clovis, ausquels desja je voy ce me semble combien plaisamment, combien a son aise sy esgiera la veine de nostre Ronsard en sa Franciade ; j'entens sa portée, je connois lesprit aigu, je scai la grace de l'homme ; il fera ses besoignes de l'oriflamb aussi bien que les Romains de leurs ancilles. *Et des boucliers du ciel en bas jettés*, ce dit Virgile ; il mesnagera nostre Ampoule, aussi bien que les Antheniens le panier d'Erictone ; il fera parler de nos armes aussi bien qu'eux de leur oliven qu'ils maintiennent estre encore en la tour de Minerve.

84. Et quand cela ne serait pas, je ne voudrais pas entrer en lice pour débattre de la vérité de nos histoires, ni les éplucher trop librement pour ne pas ravir ce beau thème où pourra si bien s'escrimer notre poésie française, cette poésie non seulement agrémentée, mais pour, ainsi dire refaite à neuf par nos Ronsard, Baif et du Bellay : ils font tellement progresser notre langue que bientôt, j'ose l'espérer, nous n'aurons rien à envier aux Grecs ni aux Latins, hormis le droit d'aïnesse. Certes, je ferais grand tort à notre rime (j'use volontiers de ce mot qui me plaît, car bien que plusieurs l'aient rendue purement mécanique, j'en vois toutefois assez d'autres capables de l'anoblir et de lui rendre son premier lustre). Je lui ferais, dis-je, grand tort en lui ravissant ces jolis contes du roi Clovis, dans lesquels s'égaiera si plaisamment, si aisément, la verve de notre Ronsard, dans sa Franciade. Je saisis sa portée, je connais son esprit fin et je sais la grâce de l'homme. Il fera son affaire de l'oriflamme, aussi bien que les Romains le faisaient de leurs ancilles et de ces « boucliers du ciel en bas jetés », dont parle Virgile. Il tirera de notre Sainte Ampoule un parti aussi bon que les Athéniens en tirèrent de leur corbeille d'Ericthone. Il parlera de nos armoiries aussi bien qu'eux de leur olivier, qu'ils prétendent exister encore dans la tour de Minerve.

certes je serois outrageus de vouloir dementir nos livres, et de courir ainsi sur les erres de nos Poètes. Mais pour retourner d'ou je ne scay comment j'avois destourné le fil de mon propos, il n'a jamais esté que les tirans pour q'asseurre ne se soient efforcés d'accoustumer le peuple envers eus, non seulement a obeissance et servitude, mais encore a devotion. Donques ce que j'ay dit jusques icy qui apprend les gens a servir plus volontiers, ne sert gueres aus tirans que pour le menu et grossier peuple.

Mais maintenant je viens a un point, lequel est a mon advis le ressort et le secret de la domination, le soustien et fondement de la tyrannie. Qui pense que les halebardes, les gardes, et l'assiete du guet garde les tirans a mon jugement se trompe fort. Et s'en aident ils comme je croy plus pour la formalité et espouvantail que pour fiance quils y ayent. Leurs archers gardent d'entrer au palais les mal-habillés qui n'ont nul moyen, non pas les bien armés qui peuvent quelque entreprise.

Certes des empreurs romains il est aisé à conter quil n'en y a pas eu qui aient eschappé quelque dangier par le secours de leurs gardes comme de ceux qui ont esté tués par leurs archers mesmes.

85. Certes, je serais téméraire de vouloir démentir nos livres et de courir ainsi sur les terres de nos poètes. Mais pour revenir à mon sujet, dont je me suis éloigné je ne sais trop comment, n'est-il pas clair que les tyrans, pour s'affermir, se sont efforcés d'habituer le peuple, non seulement à l'obéissance et à la servitude mais encore à leur dévotion ? Tout ce que j'ai dit jusqu'ici des moyens employés par les tyrans pour asservir n'est exercé que sur le petit peuple ignorant.

86. Mais j'en arrive maintenant à un point qui est, selon moi, le ressort et le secret de la domination, le soutien et le fondement de toute tyrannie. Celui qui penserait que les hallebardes, les gardes et le guet garantissent les tyrans, se tromperait fort. Ils s'en servent, je crois, par forme et pour épouvantail, plus qu'ils ne s'y fient. Les archers barrent l'entrée des palais aux malhabiles qui n'ont aucun moyen de nuire, non aux audacieux bien armés.

87. On voit aisément que, parmi les empereurs romains, moins nombreux sont ceux qui échappèrent au danger grâce au secours de leurs archers qu'il n'y en eut de tués par ces archers mêmes.

ce ne sont pas les bandes gens à cheval, ce ne sont pas les compagnies des gens de pied, ce ne sont pas les armes qui défendent le tyran ; on ne le croira pas du premier coup, mais certes il est vray. Ce sont toujours quatre ou cinq qui maintiennent le tyran ; quatre ou cinq qui lui tiennent tout le pais en servage ; tousjours il a esté que cinq ou six ont eu l'oreille du tyran, et sy sont rapproché d'eus mesmes, ou bien ont esté appelés par lui, pour estre les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les macquereaus de ses voluptés, et communs aus biens de ses pilleries. Ces six adressent si bien leur chef qu'il faut pour la société qu'il soit meschant non pas seulement de ses meschantés, mais ancore des leurs. Ces six ou six cent qui proufisent sous eus, et font de leur six cent ce que els six font au tyran. Ces six cent en tiennent sous aeus six mille quils ont eslevé en estat, ausquels ils font donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniemment des deniers, afin quils tiennent la main a leur avarice et cruauté, et quils executent quand il sera temps, et facent tant de maus d'aillieurs, quils ne puissent durer que sous leur ombre, ni s'exempter que par le moien des loix et de la peine.

88. Ce ne sont pas les bandes de gens à cheval, les compagnies de fantassins, ce ne sont pas les armes qui défendent un tyran, mais toujours (on aura peine à le croire d'abord, quoique ce soit l'exacte vérité) quatre ou cinq hommes qui le soutiennent et qui lui soumettent tout le pays. Il en a toujours été ainsi : cinq ou six ont eu l'oreille du tyran et s'en sont approchés d'eux-mêmes, ou bien ils ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés et les bénéficiaires de ses rapines. Ces six dressent si bien leur chef qu'il en devient méchant envers la société, non seulement de sa propre méchanceté mais encore des leurs. Ces six en ont sous eux six cents, qu'ils corrompent autant qu'ils ont corrompu le tyran. Ces six cents en tiennent sous leur dépendance six mille, qu'ils élèvent en dignité. Ils leur font donner le gouvernement des provinces ou le maniemment des deniers afin de les tenir par leur avidité ou par leur cruauté, afin qu'ils les exercent à point nommé et fassent d'ailleurs tant de mal qu'ils ne puissent se maintenir que sous leur ombre, qu'ils ne puissent s'exempter des lois et des peines que grâce à leur protection.

Grande est la suite qui vient après cela, et qui voudra s'amuser à dévider ce filet, il verra que non pas les six mille, mais les cent mille, mais les millions par cette corde se tiennent au tiran, s'aidant d'elle comme Homère Jupiter, qui se vante s'il tire la chaine d'emmener vers soi tous les dieux. De là venait la creue du Sénat sous Jules, l'établissement de nouveaux états, erection d'offices ; non pas certes à le bien prendre, reformation de la justice, mais nouveaux soutiens de la tyrannie. En somme que lon en vient là par les faveurs ou souffaveurs, les gains ou regains qu'on a avec les tirans, qu'il se trouve en fin quasi autant de gens auxquels la tyrannie semble estre profitable, comme de ceux à qui la liberté seroit agreable,

89. Grande est la série de ceux qui les suivent. Et qui voudra en dévider le fil verra que, non pas six mille, mais cent mille et des millions tiennent au tyran par cette chaîne ininterrompue qui les soude et les attache à lui, comme Homère le fait dire à Jupiter qui se targue, en tirant une telle chaîne, d'amener à lui tous les dieux. De là venait l'accroissement du pouvoir du Sénat sous Jules César, l'établissement de nouvelles fonctions, l'institution de nouveaux offices, non certes pour réorganiser la justice, mais pour donner de nouveaux soutiens à la tyrannie. En somme, par les gains et les faveurs qu'on reçoit des tyrans, on en arrive à ce point qu'ils se trouvent presque aussi nombreux, ceux auxquels la tyrannie profite, que ceux auxquels la liberté plairait.

tout ainsi que les medecins disent qu'en nostre corps s'il y a quelque chose de gasté, deslors qu'en autre endroit il sy bouge rien, il se vient aussi tost rendre vers ceste partie vereuse : pareillement deslors qu'un roi s'est déclaré tiran, tout le mauvais, toute la lie du roiaume, je ne dis pas un tas de larroneaus et essorillés qui ne peuvent gueres en une republique faire mal ne bien, mais ceux qui sont taschés d'une ardente ambition et d'une notable avarice, s'amassent autour de lui et soustiennent pour avoir part au butin et estre sous le grand tiran tiranneaus eusmesmes. Ainsi font les grands voleurs et les fameus corsaires ; les uns discourent le pais, les autres chevalent les voyageurs, les uns sont en embusche, les autres au guet, les autres massacrent, les autres despouillent ; et ancore quil y ait entr'eus des preeminences et que les uns ne soient que vallets, les autres chefs de l'assemblée, si nen y a il a la fin pas un qui ne se sente, snon du principal butin, au moins de la recherche. On dit bien que les pirates Ciciliens ne s'assemblerent pas seulement en si grand nombre quil fallut envoyer contr'eus Pompée le grand, mais ancore tirerent a leur alliance plusieurs belles villes et grandes cités aus havres desquelles ils se mettoient en seureté revenans des courses, et pour recompense leur bailloient quelque profit du recelement de leur pillage.

90. Au dire des medecins, bien que rien ne paraisse changé dans-notre corps, dès que quelque tumeur se manifeste en un seul endroit, toutes les humeurs se portent vers cette partie véreuse. De même, dès qu'un roi s'est déclaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, je ne dis pas un tas de petits friponneaus et de faquins qui ne peuvent faire ni mal ni bien dans un pays, mais ceux qui sont possédés d'une ambition ardente et d'une avidité notable se groupent autour de lui et le soutiennent pour avoir part au butin et pour être, sous le grand tyran, autant de petits tyranneaus. Tels sont les grands voleurs et les fameus corsaires ; les uns courent le pays, les autres pourchassent les voyageurs ; les uns sont en embuscade, les autres au guet ; les uns massacrent, les autres dépouillent, et bien qu'il y ait entre eux des prééminences, que les uns ne soient que des valets et les autres des chefs de bande, à la fin il n'y en a pas un qui ne profite, sinon du butin principal, du moins de ses restes. On dit que les pirates ciliciens se rassemblèrent en un si grand nombre qu'il fallut envoyer contre eux le grand Pompée, et qu'ils attirèrent à leur alliance plusieurs belles et grandes villes dans les havres desquelles, en revenant de leurs courses, ils se mettaient en sûreté, leur donnant en échange une part des pillages qu'elles avaient recelés.

ainsi le tiran asservit les subjects les uns par le moien des autres, et est gardé par ceux desquels s'ils valoient rien il se devoit garder : et comme on dit pour fendre du bois, il faut les coings de mois mesmes.

Voilà ses archers, voilà ses gardes, voilà ses hallebardier ; non pas qu'eusmesmes ne souffrent quelque fois de lui ; mais ces perdus et abandonnés de dieu et des hommes sont contens d'endurer du mal pour en faire non pas a celui qui leur en faict, mais a ceux qui endurent comme eus, et qui n'en peuvent pais. Toutesfois voians ces gens la qui nacquetent le tiran pour faire leurs besongnes de sa tyrannie et de la servitude du peuple il me prend souvent esbahissement de leur meschanceté, et quelque fois pitié de leur sottise. Car a dire vrai qu'est ce autre chose de s'approcher du tiran, que se tirer plus arriere de sa liberté, et par maniere de dire serrer a deux mains et embrasser la servitude ?

91. C'est ainsi que le tyran asservit les sujets les uns par les autres. Il est gardé par ceux dont il devrait se garder, s'ils valaient quelque chose. Mais on l'a fort bien dit : pour fendre le bois, on se fait des coins du bois même.

92. Voilà ses archers, ses gardes, ses hallebardiers. Non que ceux-ci n'en souffrent souvent eux-mêmes ; mais ces misérables abandonnés de Dieu et des hommes se contentent d'endurer le mal et d'en faire, non à celui qui leur en fait, mais bien à ceux qui, comme eux, l'endurent et n'y peuvent mais.

93. Toutefois, quand je pense à ces gens qui flattent le tyran pour exploiter sa tyrannie et la servitude du peuple, je suis presque aussi souvent ébahi de leur méchanceté qu'apitoyé de leur sottise. Car à vrai dire, s'approcher du tyran, est-ce autre chose que s'éloigner de sa liberté et, pour ainsi dire, embrasser et serrer à deux mains sa servitude ?

qu'ils mettent un petit a part leur ambition, et qu'ils se deschargent un peu de leur avarice, et puis qu'ils se regardent eux memes et qu'ils se reconnoissent, et ils verront clairement que les villogois, les paisans, lesquels tant qu'ils peuvent ils foulent aus pieds, et en font pis que les forsats ou esclaves ; ils verront dis-je que ceux la ainsi mal menés, sont toutesfois aus pris d'eus fortunés et aucunement libres.

Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soient asservis, en sont quittes en faisant ce qu'on leur dit ; mais le tiran voit les autres qui sont pres de lui coquinans et mendians sa faveur ; il ne faut pas seulement qu'ils facent ce qu'il dit, mais qu'ils pensent ce qu'il veut, et souvent pour lui satisfaire qu'ils previennent ancores ses pensées. Ce n'est pas tout a eus de lui obéir, il faut encore lui complaire, il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent a travailler en ses affaires ; et puis qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils despouillent leur naturel, il faut qu'ils se prennent garde a ses parolles, a sa vois, a ses signes, et a ses yeulx ; qu'ils n'aient œil, ni pied, ni main que tout ne soit au guet pour espier ses volontés, et pour découvrir ses pensées.

94. Qu'ils mettent un moment à part leur ambition, qu'ils se dégagent un peu de leur avidité, et puis qu'ils se regardent ; qu'ils se considèrent eux-mêmes : ils verront clairement que ces villageois, ces paysans qu'ils foulent aux pieds et qu'ils traitent comme des forçats ou des esclaves, ils verront, dis-je, que ceux-là, si malmenés, sont plus heureux qu'eux et en quelque sorte plus libres.

95. Le laboureur et l'artisan, pour asservis qu'ils soient, en sont quittes en obéissant ; mais le tyran voit ceux qui l'entourent coquinant et mendiant sa faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce qu'il ordonne, mais aussi qu'ils pensent ce qu'il veut et souvent même, pour le satisfaire, qu'ils préviennent ses propres désirs. Ce n'est pas le tout de lui obéir, il faut encore lui complaire ; il faut qu'ils se rompent, se tourmentent, se tuent à traiter ses affaires, et puisqu'ils ne se plaisent qu'à son plaisir, qu'ils sacrifient leur goût au sien, qu'ils forcent leur tempérament et dépouillent leur naturel. Il faut qu'ils soient attentifs à ses paroles, à sa voix, à ses regards, à ses gestes : que leurs yeux, leurs pieds, leurs mains soient continuellement occupés à épier ses volontés et à deviner ses pensées.

cela est ce vivre heureusement ? cela s'appelle il vivre ? est il au monde rien moins supportable que cela, je ne dis pas a un homme de cœur, je ne di pas a un bien né, mais seulement a un qui ait le sens commun ou sans plus la face d'homme ? Quelle condition est plus miserable que de vivre ainsi, qu'on n'aie a soy tenant d'autrui son aise, sa liberté, son corps et sa vie ?

mais ils veulent servir pour avoir des biens comme s'ils pouvoient rien gagner qui fust a eus, puis qu'ils ne peuvent pas dire de soy qu'ils soient a eusmesmes ; et comme si aucun pouvoir avoir rien de propre sous un tiran, ils veulent faire que les biens soient a eus, et ne se souviennent pas que ce sont eus qui lui donnent la force pour oster tout a tous, et ne laisser rien qu'on puisse dire estre a personne. Ils voient que rien ne rend les hommes subjctcs a sa cruauté que les biens, quil ny a aucun crime envers lui digne de mort que le dequoy ; quol n'aime que les richesses, et ne defait que les riches, et ils se viennent presenter, comme devant le boucher, pour s'y offrir ainsi plains et refaits, et lui en faire envie.

96. Est-ce là vivre heureux ? Est-ce même vivre ? Est-il rien au monde de plus insupportable que cet état, je ne dis pas pour tout homme de cœur, mais encore pour celui qui n'a que le simple bon sens, ou même figure d'homme ? Quelle condition est plus misérable que celle de vivre ainsi, n'ayant rien à soi et tenant d'un autre son aise, sa liberté, son corps et sa vie ?

97. Mais ils veulent servir pour amasser des biens : comme s'ils pouvaient rien gagner qui fût à eux, puisqu'ils ne peuvent même pas dire qu'ils sont à eux-mêmes. Et comme si quelqu'un pouvait avoir quelque chose à soi sous un tyran, ils veulent se rendre possesseurs de biens, oubliant que ce sont eux qui lui donnent la force de ravir tout à tous, et de ne rien laisser qu'on puisse dire être à sa personne. Ils voient pourtant que ce sont les biens qui rendent les hommes dépendants de sa cruauté ; qu'il n'y a aucun crime plus digne de mort, selon lui, que l'avantage d'autrui ; qu'il n'aime que les richesses et ne s'attaque qu'aux riches ; ceux-là viennent cependant se présenter à lui comme des moutons devant le boucher, pleins et bien repus comme pour lui faire envie.

ces favoris ne se doivent pas tant souvenir de ceux qui ont gagné autour des tyrans beaucoup de biens, comme de ceux qui aians quelque temps amassé, puis apres y ont perdu et les biens et les vies, il ne leur doit pas tant venir en l'esprit combien d'autres y ont gagné de richesses, mais combien peu ceux la les ont gardées. Qu'on discoure toutes les anciennes histoires, qu'on regarde celles de nostre souvenance ; et on verra a plein combien est grand le nombre de ceux qui aians gagné par mauvais moiens l'oreille des princes aians ou employé leur mauvaistié, ou abusé de leur simplesse, a la fin par ceux la mesmes ont esté aneantis ; et autant qu'ils y avoient trouvé de facilité pour les élever, autant y ont ils congneu puis aprs d'inconstance pour les abattre :

certainement en si grand nombre de gens qui se sont trouvé jamais pres de tant de mauvais rois, il en a esté peu ou comme point, qui n'aient essayé quelque fois en eus mesmes la cruauté du tiran, qu'ils avoient devant attisée contre les autres : le plus souvent sestans enrichis sous ombre de sa faveur des despouilles d'autrui, ils l'ont a la fin eusmesmes enrichi de leurs despouilles.

98. Ces favoris devraient moins se souvenir de ceux qui ont gagné beaucoup auprès des tyrans que de ceux qui, s'étant gorgés quelque temps, y ont perdu peu après les biens et la vie. Ils devraient moins songer au grand nombre de ceux qui y ont acquis des richesses qu'au petit nombre de ceux qui les ont conservées. Qu'on parcoure toutes les histoires anciennes et qu'on rappelle toutes celles dont nous nous souvenons, on verra combien nombreux sont ceux qui, arrivés par de mauvais moyens jusqu'à l'oreille des princes, soit en flattant leurs mauvais penchants, soit en abusant de leur naïveté, ont fini par être écrasés par ces mêmes princes, qui avaient mis autant de facilité à les élever que d'inconstance à les défendre.

99. Parmi le grand nombre de ceux qui se sont trouvés auprès des mauvais rois, il en est peu ou presque pas qui n'aient éprouvé eux-mêmes la cruauté du tyran, qu'ils avaient auparavant attisée contre d'autres. Souvent enrichis à l'ombre de sa faveur des dépouilles d'autrui, ils l'ont à la fin enrichi eux-mêmes de leur propre dépouille.

Les gens de bien mesmes, si quelque fois il s'en trouve quelqu'un aimé du tyran tant soient ils avant en sa grace, tant reluisse en eux la vertu et intégrité, qui voire aus plus meschans donne quelque reverence de soi, quand on la voit de pres : mais les gens de bien di-je ni scauroient durer, et faut qu'ils se sentent du mal commun, et qu'à leurs desseins ils esprouvent la tyrannie.

Un Senèque, un Burrhus, un Thrasée, ceste terne de gens de bien, lesquels, mesmes les deux leur malheur approcha du tyran et leur mit en main le maniement de leurs affaires, tous deux estimés de lui, avoit pour gages de son amitié la nourriture de son enfance, mais ces trois là sont suffisans tesmoins par leur cruelle mort combien il y a peu d'assurance en la faveur d'un mauvais maistre. Et à la vérité quelle amitié peut on espérer de celui qui a bien le cœur si dur que d'haïr son royaume, qui ne fait que lui obéir, et lequel pour ne se savoir pas encore aimer s'appauvrit lui mesme et détruit son empire ?

Or si on veut dire que ceux là pour avoir bien receu sont tombés en ces inconveniens, qu'on regarde hardiment au tour de celui là mesme, et on verra que ceux qui vindrent en sa grace et maintindrent par leurs mauvais moïens, ne furent pas de plus longue durée.

100. Et même les gens de bien - il arrive parfois que le tyran les aime -, si avancés qu'ils soient dans sa bonne grâce, si brillantes que soient en eux la vertu et l'intégrité (qui, même aux méchants, inspirent quelque respect lorsqu'on les voit de près) ; ces gens de bien, dis-je, ne sauraient se maintenir auprès du tyran ; il faut qu'ils se ressentent aussi du mal commun et qu'ils éprouvent la tyrannie à leurs dépens.

101. Tel un Sénèque, un Burrhus, un Trazéas : cette trinité de gens de bien dont les deux premiers eurent le malheur de s'approcher d'un tyran qui leur confia le maniement de ses affaires, tous deux chéris de lui, et bien que l'un d'eux l'eût élevé, ayant pour gage de son amitié les soins qu'il avait donnés à son enfance, ces trois-là, dont la mort fut si cruelle, ne sont-ils pas des exemples suffisans du peu de confiance que l'on doit avoir dans la faveur d'un méchant maître ? En vérité, quelle amitié attendre de celui qui a le cœur assez dur pour haïr tout un royaume qui ne fait que lui obéir, et d'un être qui, ne sachant aimer, s'appauvrit lui-même et détruit son propre empire ?

102. Or si l'on veut dire que Sénèque, Burrhus et Trazéas n'ont éprouvé ce malheur que pour avoir été trop gens de bien, qu'on cherche attentivement autour de Néron lui-même : on verra que tous ceux qui furent en grâce auprès de lui et qui s'y maintinrent par leur méchanceté n'eurent pas une fin meilleure.

qui a oui parler d'amour si abandonnée, d'affection si opiniastre, qui a jamais leu d'homme si obstinement acharné envers femme, que de celui la envers Popee ? Or fut elle apres empoisonnée par lui mesme. Aggrppine sa mere avoit tué son mari Claude pour lui faire place a l'empire ; pour l'obliger elle n'avoit jamais fait difficiulté de rien faire ni de souffrir. Doncques son fils mesme, son nourrisson, son Empereur fait de sa main, après l'avoir souvent faillie, en fin lui osta la vie : et si eut lors personne qui ne dit qu'elle avoit trop bien merité ceste punition ; si c'eust esté par les mains de tout autre, que de celui a qui elle l'avoit baillée. Qui fut oncques plus aisé a manier, plus simple, pour le dire mieus, plus vrai niais que Claude l'empereur, qui fut oncques plus coiffé de femme que lui Messaline ? Il la meit en fin entre les mains du bourreau.

103. Qui a jamais entendu parler d'un amour aussi effréné, d'une affection aussi opiniâtre, qui a jamais vu d'homme aussi obstinément attaché à une femme que celui-là le fut à Poppée ? Or il l'empoisonna lui-même. Sa mère, Agrippine, pour le placer sur le trône, avait tué son propre mari Claude ; elle avait tout entrepris et tout souffert pour le favoriser. Et cependant son fils, son nourrisson, celui-là qu'elle avait fait empereur de sa propre main, lui ôta la vie après l'avoir souvent maltraitée. Personne ne nia qu'elle n'eût bien mérité cette punition, si elle avait été infligée par n'importe qui d'autre. Qui fut jamais plus facile à manier, plus simple et, pour mieux dire, plus niais que l'empereur Claude ? Qui fut jamais plus coiffé d'une femme que lui de Messaline ? Il la livra pourtant au bourreau.

La simplesse demeure tousjours aus tirans, s'ils en ont, a ne scavoir bien faire. Mais je ne scay comment a la fin pour user de cruauté mesmes envers ceux qui leur sont pres, si peu qu'ils ont d'esprit, cela mesme s'esveille. Assés commun est le beau mot de cest autre là, qui voiant la gorge de sa femme descouverte il sembloit quil n'eust sceu vivre, il la caressa de ceste belle parole. Ce beau col sera tantost coupé, si je le commande. Voilà pourquoi la plus part des tirans anciens estoient communement tués par leurs plus favoris, qui aians congneu la nature de la tyrannie, ne se pouvoient tant assurer de la volonté du tiran, comme ils se deffioient de sa puissance ? Ainsi fut tué Domitian par Estienne, commode par une de ses amies mesmes, Antonin par Macrin, et de mesme quasi tous les autres.

104. Les tyrans bêtes restent bêtes au point de ne jamais savoir faire le bien, mais je ne sais comment, à la fin, le peu qu'ils ont d'esprit se réveille en eux pour user de cruauté même envers leurs proches. On connaît assez le mot de celui-là qui, voyant découverte la gorge de sa femme, de celle qu'il aimait le plus, sans laquelle il semblait qu'il ne pût vivre, lui adressa ce joli compliment : « Ce beau cou sera coupé tout à l'heure, si je l'ordonne. » Voilà pourquoi la plupart des anciens tyrans ont presque tous été tués par leurs favoris : connaissant la nature de la tyrannie, ceux-ci n'étaient guère rassurés sur la volonté du tyran et se défiaient de sa puissance. C'est ainsi que Domitien fut tué par Stéphane, Commode par une de ses maîtresses, Caracalla par le centurion Martial excité par Macrin, et de même presque tous les autres.

C'est cela que certainement le tyran n'est jamais aimé, ni n'aime : l'amitié c'est un nom sacré, c'est une chose sainte ; elle ne se met jamais qu'entre gens de bien, et ne se prend que par une mutuelle estime ; elle s'entretient non tant par bienfaits, que par la bonne vie ; ce qui rend un ami assuré de l'autre c'est la connoissance qu'il a de son intégrité ; les repondens. Il ni peut avoir d'amitié la ou est la cruauté, là ou est la desloiauté, la ou est l'injustice ; et entre les meschans quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas une compagnie ; ils ne s'entr'aident pas, mais ils s'entrecraignent ; ils ne sont pas amis ; mais ils sont complices.

105. Certainement le tyran n'aime jamais, et n'est jamais aimé. L'amitié est un nom sacré, une chose sainte. Elle n'existe qu'entre gens de bien. Elle naît d'une mutuelle estime et s'entretient moins par les bienfaits que par l'honnêteté. Ce qui rend un ami sûr de l'autre, c'est la connoissance de son intégrité. Il en a pour garants son bon naturel, sa fidélité, sa constance. Il ne peut y avoir d'amitié là où se trouvent la cruauté, la déloyauté, l'injustice. Entre méchants, lorsqu'ils s'assemblent, c'est un complot et non une société. Ils ne s'aident pas mais se craignent. Ils ne sont pas amis, mais complices.

or quand bien cela n'empeschroit point, encore seroit il mal aisé de trouver en un tyran un amour assurée, par ce qu'estant au dessus de tous, et n'ayant point de compaignon il est desja au dela des bornes de l'amitié, qui a son vrai gibier en l'égalité ; qui ne veut jamais clocher ains tousjours egal. Voilà pourquoi il y a bien entre les voleurs (ce dit on) quelque foi au partage du butin, pource qu'ils ne s'entr'aiment, au moins ils s'entregraignent, et ne veulent pas en se desunissant rendre leur force moindre. Mais du tyran ceux qui sont ses favoris, n'en peuvent avoir jamais aucune assurance, de tant quil a appris d'eus mesmes quil peut tout, et quil ni a droit, ni devoir aucun qui l'oblige, faisant son estat de conter sa volonté pour raison, et n'avoir compaignon aucun, mais d'estre de tous maistre. Doncques n'est ce pas grand pitié que voiant tant d'exemples apparens, voiant le dangier si present, personne ne se vueille faire sage aus depens d'autrui, et que de tant de gens s'approchans si volantièer des tyrans, quil ni ait pas un qui ait l'avisement de la haridiesse de leur dire ce que dit, comme porte le conte, le renard au lyon qui faisait le malade. Je t'irois volontiers voir en ta tasniere, mais je voi assés de traces de bestes qui vont en avant vers toi ; mais qui reviennent en arriere je n'en vois pas une.

106. Quand bien même cela ne serait pas, il serait difficile de trouver chez un tyran un amour sûr, parce qu'étant au-dessus de tous et n'ayant pas de pairs, il est déjà au-delà des bornes de l'amitié. Celle-ci fleurit dans l'égalité, dont la marche est toujours égale et ne peut jamais clocher. Voilà pourquoi il y a bien, comme on le dit, une espèce de bonne foi parmi les voleurs lors du partage du butin, parce qu'alors ils y sont tous pairs et compaignons. S'ils ne s'aiment pas, du moins se craignent-ils. Ils ne veulent pas amoindrir leur force en se désunissant. Mais les favoris d'un tyran ne peuvent jamais compter sur lui parce qu'ils lui ont eux-mêmes appris qu'il peut tout, qu'aucun droit ni devoir ne l'oblige, qu'il est habitué à n'avoir pour raison que sa volonté, qu'il n'a pas d'égal et qu'il est le maître de tous. N'est-il pas déplorable que, malgré tant d'exemples éclatants, sachant le danger si présent, personne ne veuille tirer leçon des misères d'autrui et que tant de gens s'approchent encore si volontiers des tyrans ? Qu'il ne s'en trouve pas un pour avoir la prudence et le courage de leur dire, comme le renard de la fable au lion qui faisait le malade : « J'irais volontiers te rendre visite dans ta tanière ; mais je vois assez de traces de bêtes qui y entrent ; quant à celles qui en sortent, je n'en vois aucune. »

ces miserables voient reluire les trésors du tyran, et regardent tous esbahis les raions de sa braveté ; et allechés de ceste clarté ils s'approchent, et ne voient pas qu'ils se mettent dans la flamme qui ne peut faillir de les consumer : ainsi le satyre indiscret comme disent les fables anciennes, voyant esclaire le feu trouvé par Prométhée, le trouva si beau qu'il l'alla baiser et se brusla. Ainsi la papillon qui esperant jouir de quelque plaisir se met le feu pource qu'il reluit, il esprouve l'autre vertu, celle qui brusle, ce dit le Poete Toscan.

mais encore mettons que ces mignons eschappent les mains de celui qu'ils servent, ils ne se sauvent jamais du roi qui vient apres : sil est bon il faut rendre conte de reconnoistre au moins lors de la raison ; s'il est mauvais et pareil à leur maistre, il ne sera pas qu'il n'ait aussi bien ses favoris, lesquels communement ne sont pas contents d'avoir a leur tour la place des autres, s'ils nont encore le plus souvent et les biens et les vies. Se peut il donc faire qu'il se trouve aucun, qui en si grand peril avec si peu d'assurance vueille prendre ceste malheureuse place de servir en si grand peine un si dangereux maistre ?

107. Ces misérables voient reluire les trésors du tyran ; ils admirent, tout ébahis, les éclats de sa magnificence ; alléchés par cette lueur, ils s'approchent sans s'apercevoir qu'ils se jettent dans une flamme qui ne peut manquer de les dévorer. Ainsi le satyre imprudent de la fable, voyant briller le feu ravi par Prométhée, le trouva si beau qu'il alla le baiser et s'y brûla. Ainsi le papillon qui, espérant jouir de quelque plaisir, se jette au feu parce qu'il le voit briller, éprouve bientôt, comme dit le Poète toscan¹, qu'il a aussi le pouvoir de brûler.

108. Mais supposons encore que ces mignons échappent aux mains de celui qu'ils servent, ils ne se sauvent jamais de celles du roi qui lui succède. S'il est bon, il leur faut alors rendre des comptes et se soumettre à la raison ; s'il est mauvais comme leur ancien maître, il ne peut manquer d'avoir aussi ses favoris qui, d'ordinaire, non contents de prendre leur place, leur arrachent aussi le plus souvent leurs biens et leur vie. Se peut-il donc qu'il se trouve quelqu'un qui, face à un tel péril et avec si peu de garanties, vueille prendre une position si malheureuse et servir avec tant de souffrances un maître aussi dangereux ?

¹ Lucain

quelle peine, quel martyre est ce, vrai Dieu ? estre nuit et jour apres pour songer de plaire a un, et neantmoins se craindre de lui plus que d'homme du monde, avoir tousjours l'œil au guet, l'oreille aus escoutes pour espier d'ou viendra le coup, pour découvrir les embusches, pour sentir la mine de ses compaignons, pour aviser qui le trahit, rire a chacun, et neantmoins se craindre de tous ; n'avoir aucun ni ennemi ouvert ny ami assuré, aiant tousjours le visage riant, et le cœur transi, ne pouvoir estre joyeux et n'oser estre triste. mais c'est plaisir de considérer qu'est ce qui leur revient de ce grand tourment, et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de leur miserable vie.

109. Quelle peine, quel martyre, grand Dieu ! Être occupé nuit et jour à plaire à un homme, et se méfier de lui plus que de tout autre au monde. Avoir tousjours l'œil aux aguets, l'oreille aux écoutes, pour épier d'où viendra le coup, pour découvrir les embûches, pour tâter la mine de ses concurrents, pour deviner le traître. Sourire à chacun et se méfier de tous, n'avoir ni ennemi ouvert ni ami assuré, montrer tousjours un visage riant quand le cœur est transi ; ne pas pouvoir être joyeux, ni oser être triste. Il est vraiment plaisant de considérer ce qui leur revient de ce grand tourment, et de voir le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de leur vie miserable.

volontiers le peuple du mal qu'il souffre, n'en accuse point le tyran, mais ceux qui le gouvernent ; ceux là les peuples, les nations, tout le monde a l'envi jusques aux paisans, jusques aus laboureurs ils scavent leurs noms, ils dechifrent leurs vices, ils amassent sur eus mille outrages, mille vilenies, mille maudissons ; toutes leurs oraisons, tous leurs veus sont contre ceux la ; tous leurs malheurs, toutes les pestes, toutes leurs famines, ils les leur reprochent ; et si quelque fois ils leur font par apprence quelque honneur, lors mesmes ils les maugreent en leur cœur, et les ont en horreur plus estrange que les bestes sauvages. Voilà la gloire, voilà l'honneur quils recoivent de leur service envers les gens, desquels quand chacun auroit une piece de leur corps, il ne seroient pas encore, ce leur semble, assés satisfaits, ni a demi saoulés de leur peine, mais certes encore apres quils sont mrts, ceux qui viennent après ne sont jamais si paresseus que le nom de ces mangepeuples ne soit noirci de l'encre de mille plumes, et leur reputation deschirée dans mille livres, et les os mesmes par maniere de dire trainés par la posterité, les punissans encore apres leur mort de leur meschante vie.

110. Ce n'est pas le tyran que le peuple accuse volontiers du mal qu'il souffre, mais bien ceux qui le gouvernent. Ceux-là, les peuples, les nations, tous à l'envi jusqu'aux paysans, jusqu'aux laboureurs, connaissent leurs noms, décomptent leurs vices ; ils amassent sur eux mille outrages, mille insultes, mille jurons. Toutes les prières, toutes les malédictions sont contre eux. Tous les malheurs, toutes les pestes, toutes les famines leur sont comptées ; et si l'on fait parfois semblant de leur rendre hommage, dans le même temps on les maudit du fond du cœur et on les tient plus en horreur que des bêtes sauvages. Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils recueillent de leurs services auprès des gens qui, s'ils pouvaient avoir chacun un morceau de leur corps, ne s'estimeraient pas encore satisfaits, ni même à demi consolés de leur souffrance. Même après leur mort, leurs survivants n'ont de cesse que le nom de ces mange-peuples ne soit noirci de l'encre de mille plumes, et leur réputation déchirée dans mille livres. Même leurs os sont, pour ainsi dire, traînés dans la boue par la postérité, comme pour les punir encore après leur mort de leur méchante vie.

Apprenons donc quelque fois, apprenons à bien faire ; levons les yeux vers le ciel ou pour notre honneur ou pour l'amour mêmes de la vertu, ou certes à parler à bon escient pour l'amour et l'honneur de dieu tout puissant, qui est assuré témoin de nos faits, et juste juge de nos fautes. De ma part je pense bien et ne suis pas trompé puis qu'il n'est rien si contraire à dieu tout libéral et debonnaire que la tyrannie, qu'il réserve là-bas tout à part pour les tyrans et leurs complices quelque peine particulière.

111. Apprenons donc ; apprenons à bien faire ; levons les yeux vers le ciel pour notre honneur ou pour l'amour de la vertu, mieux encore pour ceux du Dieu tout-puissant, fidèle témoin de nos actes et juge de nos fautes. Pour moi, je pense - et ne crois pas me tromper-, puisque rien n'est plus contraire à un Dieu bon et libéral que la tyrannie, qu'il réserve là-bas tout exprès, pour les tyrans et leurs complices, quelque peine particulière.

Traduction en français moderne de Séverine Auffray, Éditions Mille et une Nuits, 1995.

découpage en paragraphes conforme à l'édition de Nadia Gontarbert (Tel Gallimard)